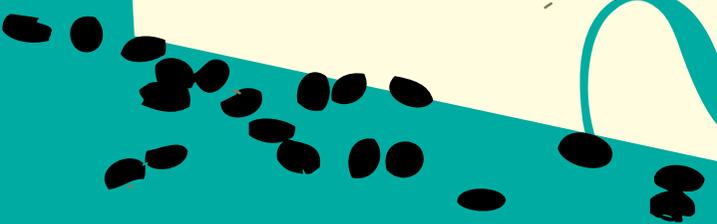
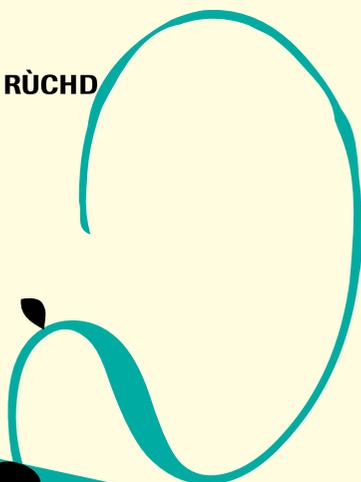


le Monde
arabe
entre
révolutions
numérique
et politique

PREMIÈRES **MOULTAKA IBN RÛCHD**
BEYROUTH, OCTOBRE 2012



le Monde arabe
entre révolutions numérique et politique

PREMIÈRES MOULTAKA IBN RÛCHD
BEYROUTH, OCTOBRE 2012

Co-édition Shams-Transverscité
DÉCEMBRE 2013



Ibn Rùchd à Beyrouth

Abdo Nawar

p. 7

***Moultaka Ibn Rùchd 2012, les pays arabes, sous le signe
des révolutions numérique et politique ?***

Claudine Dussollier

p. 9

Les artistes et la révolution numérique

Discussion entre Claire Duport, Marc Mercier et Ricardo Mbarkho,
animée par Claudine Dussollier

p. 11

Un printemps ou un hiver arabe ?

Discussion entre Nicolas Dot-Pouillard, Pierre Abi Saab, Roger Assaf
et Yves Gonzalez Quijano

p. 29

Bibliographie des intervenants

p. 63

Remerciements et crédits

p. 64

IBN RÛCHD À BEYROUTH

Abdo Nawar

Ibn Rûchd, ou Averroès, est un symbole d'ouverture et de modération dans un monde où le fanatisme surgit aussi vite que les mauvaises herbes... Juriste et philosophe arabo-andalou, né à Cordoue et mort à Marrakech en 1198, Ibn Rûchd est la figure qui symbolise la pensée rationnelle dans l'islam médiéval. Ce fut l'un des grands initiateurs de la philosophie d'Aristote dans la pensée européenne, un passeur magistral entre les cultures du monde méditerranéen. Il est pourtant quasiment oublié des populations arabes en termes historiques et philosophiques alors qu'il est admiré en Europe.

Les Rencontres qui portent son nom à Marseille, créées en 1994 par Thierry Fabre¹, organisées et produites par Espaceculture_Marseille, proposent depuis plus de vingt ans de *penser la Méditerranée des deux rives* en organisant la controverse autour de trois tables rondes. Conçues comme un moment de partage de la connaissance entre des spécialistes et ceux qui ne le sont pas, elles connaissent un succès public chaque année plus important.

Pourquoi à Beyrouth ?

Beyrouth est la ville des débats incessants, notamment entre les politiciens et les autres. Elle ne réussit pourtant pas à établir une seule discussion profonde entre différents points de vue sur les sujets de société concernant l'ensemble des citoyens et leurs enfants.



Ibn Rûchd

Or, après des décennies de stabilité politique forcée et de peuples arabes endormis, soudainement, les révolutions se lèvent dans le monde arabe et une vague de discours et de débats attribue la réussite aux révolutions numériques... Il fallait questionner cette hypothèse. C'est pourquoi, nous avons organisé en octobre 2012 à titre d'essai, deux premières tables rondes publiques autour des révolutions numériques et des révolutions arabes.

1- Thierry Fabre est essayiste actuellement chargé de la programmation et des relations internationales au MuCEM à Marseille. Il a créé les Rencontres d'Averroès avec Edgard Pisani à l'Institut du Monde Arabe et Jean Marie Borzeix à France Culture. Les Rencontres sont produites et organisées par Espaceculture_Marseille.
www.rencontresaverroes.net/

Au Liban, le nom Ibn Rùchd est très familier, mais il est mal connu par la plupart des gens, sauf par une minorité d'intellectuels. Il est donc important de faire connaître sa pensée, de diffuser son souffle d'ouverture à la pensée humaine et sa compréhension religieuse. Les Rencontres Ibn Rùchd de Beyrouth veulent établir une plateforme durable qui questionne sérieusement les diverses problématiques de la société libanaise, voire arabe, sans oublier son ancrage méditerranéen.

Ainsi, les rencontres 2014 examineront les mécanismes d'échange culturel et leur influence dans une société qui ne cesse de questionner son identité. Nous espérons que ces débats ouverts à tous les publics apporteront sur ces questions des éclairages et des analyses stimulants.

MOULTAKA IBN RÙCHD 2012 LES PAYS ARABES, SOUS LE SIGNE DES RÉVOLUTIONS NUMÉRIQUE ET POLITIQUE ?

Claudine Dussollier

Utopie, révolution, innovation, ouvrir la discussion avec la Méditerranée euro-arabe comme épicerie. D'aucuns pouvaient reprocher aux Moultaqa Ibn Rùchd de Beyrouth de lancer en 2012 des controverses au bord de la tempête, au cœur du typhon régional, car peut-on échanger correctement lorsque l'on est si près du temps et de l'espace des drames ? Le pari est bien là. Proposer d'arrêter le temps et consacrer quelques heures à la réflexion et à l'échange.

Shams souhaitait lancer une telle invitation au Liban. L'élément déclencheur a été la mise en œuvre de RAMI 3.0², événement prévu pour l'automne 2012. Il visait à interroger les étudiants et les artistes sur les pratiques numériques dans ce qu'elles ont de novatrices, mais aussi de problématique dans l'art et dans la politique. De là à imaginer ouvrir le débat et proposer à un public non spécialiste d'échanger librement il n'y avait qu'un pas que Shams a franchi.

En questionnant les réalités ou bien les illusions, contenues dans l'idée que les révolutions arabes avaient pu avoir lieu grâce, et seulement grâce, aux réseaux sociaux et aux facilités numériques, Shams a produit un rendez-vous test, préfiguration de futures Moultaqa Ibn Rùchd. Le présent livret témoigne de cette première graine.

La table ronde avec Ricardo Mbarkho, Marc Mercier, Claire Duport, nous a entraînés vers une double clarification. D'une part, en tenant le numérique, non pas comme une révolution en tant que telle, mais comme une innovation technologique qui a modifié la circulation des idées, déplacé le lieu des échanges d'information, transformé les pratiques des citoyens en la matière, surtout les jeunes. Cette innovation technologique, mise au point au départ par et pour les militaires, a pu conduire des artistes à expérimenter de nouvelles interactions entre le geste et les médias, la matière et le virtuel, le vivant et le programmé. Cela génère peut-être de nouveaux

langages, mais rien ne certifie que nous soyons pour autant dans une révolution. D'autre part, les intervenants ont redéfini l'idée qu'ils se faisaient des rapports entre les artistes et le politique. Comme le souligne Ricardo Mbarkho, le travail de l'artiste « consiste à transformer le conflit en question, sans chercher à donner de réponses directes aux situations ».

Ce premier éclairage a tracé le chemin de la deuxième table ronde, très animée, par des intervenants particulièrement à l'écoute les uns des autres, partagés entre pessimisme et optimisme sur la manière d'appréhender les notions de révolution ou renaissance arabe. À l'heure où la terminologie de Printemps arabe est devenue un slogan d'autant plus pernicieux qu'on lui accole très facilement celui « d'hiver arabe », « fermez le ban, il n'y a plus rien à voir ! », peut-on laisser dire cela ?

Pierre Abi Saab, Yves Gonzalez-Quijano, Nicolas Dot-Pouillard et Roger Assaf ont puisé dans leurs connaissances, autant que dans leurs expériences, et dessiné des enjeux et des questions qui nous accompagnent longtemps.

Force est de constater quelques mois plus tard que leurs analyses, leurs doutes et leurs hypothèses résonnent avec justesse dans un monde en mouvement. Les relire apporte ce début de recul, si nécessaire à la réflexion et à l'action. C'est bien sous le signe d'Ibn Rùchd que nous vous invitons à parcourir ces pages et à suivre les Moultaqa 2014 et suivantes.

Les artistes et la révolution numérique

TABLE RONDE

1

Discussion entre :

Claire Dupont

Sociologue, professeure à l'Université Aix-Marseille et chercheuse à Transverscité

Marc Mercier

Réalisateur, directeur des Instants Vidéo, poétiques et numériques, festival dédié à l'art vidéo depuis plus de 25 ans.

Ricardo Mbarkho

Artiste, enseignant à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts – Université de Balamand, modérateur du réseau YASMIN, dédié aux relations entre art et science dans le monde euro-méditerranéen et à l'échelle internationale.

Claudine Dussollier

Géographe, éditrice, ingénieur culturel, animatrice de la plate-forme RAMI

► **Claudine Dussollier** : Notre discussion va interroger les liens entre les artistes et la révolution numérique.

Depuis plusieurs années, on parle dans les pays occidentaux de « révolution numérique » pour évoquer la transformation de la vie du fait de l'intégration des nouvelles technologies dans tous les domaines, comme par exemple la « ville 2.0 », c'est-à-dire une nouvelle manière de penser et concrétiser la vie urbaine en y intégrant les nouveaux écrans et procédures interactives dans la pluralité des usages quotidiens. Ces changements ont conduit le consommateur et citoyen à devenir producteur multimédia d'images, de sons, de musiques et de textes sans avoir besoin d'être artiste pour autant.

Dans le monde arabe, notamment depuis « les printemps arabes », on parle d'« arabité numérique », comme l'analyse Yves Gonzalez-Quijano³ dans son dernier ouvrage. De fait, tout le monde – et pas seulement les artistes – utilise les nouvelles technologies comme auparavant on utilisait le crayon. Nous adoptons de nouveaux outils sous la loi de la curiosité et de la modernité bien sûr, mais aussi sous la loi du marché.

Depuis une dizaine d'années, à travers les activités de bon nombre d'opérateurs culturels, comme la plateforme RAMI⁴ en témoigne, les artistes se sont approprié les

nouvelles technologies, certains d'entre eux les revendiquant comme une part de leur questionnement artistique. Plusieurs questions pour engager le débat :

Peut-on pour autant parler de révolution ?

Si révolution numérique il y a, de quelle teneur est-elle ?

Selon quelles modalités les artistes, en tant que fabricants d'art ou en tant que citoyens, ont eu ou ont à utiliser les nouvelles technologies ?

..... RÉVOLUTION ?

Claire Dupont : Je vous propose d'abord une controverse autour du terme même de « révolution ». En 2004, les opérateurs de téléphonie ont ouvert sur le marché le réseau 3G qui venait remplacer le réseau 2G. Ce réseau a une triple particularité. La première est que désormais, avec nos téléphones, nous sommes connectés à internet dès lors que nous le souhaitons. La deuxième particularité, c'est que ces téléphones sont tous dotés d'une caméra et d'un enregistreur de son. La troisième particularité est que le téléphone mobile est un objet que nous avons tout le temps avec nous. On peut dès lors se demander ce que ce nouvel objet change ou va changer dans notre vie,

3- Yves Gonzalez-Quijano a fait paraître *Arabités numériques, le printemps du web arabe* chez Sindbad /Actes Sud- Octobre 2012.

4- Voir le site de la plate-forme RAMI-Rencontres Art et Multimédia International- <http://ramimed.com>

dans nos rapports à l'espace, et nos relations aux autres. Avec cet outil et les médias numériques qu'il mobilise, s'échangent des milliards d'informations à chaque instant. Les Wiki sont de nouvelles encyclopédies universelles, les réseaux sociaux sont des annuaires planétaires aussi précis qu'un journal intime et le Web produit désormais en quelques minutes ce que les copistes ont mis des siècles à mettre en forme. Tout cela constitue autant de nouvelles écritures et autant de nouvelles formes du réel, nouvelles formes d'appréhension du réel mais aussi de l'imaginaire. Cela constitue un langage singulier, une autre dimension de l'intimité aussi parce que, comme l'a dit Claudine, ces contenus que nous échangeons instantanément sont avant tout produits par nous-mêmes.

Que faire de ces milliards de données que nous envoyons et recevons ? Comment choisir, trier, apprécier, critiquer, sélectionner, lorsque tout, littéralement, arrive instantanément dans ces petites machines qui sont certes capables de saisir la totalité de ces données, mais sans hiérarchie ni discrimination ?

Ainsi, **ce que le numérique a de révolutionnaire, c'est de mon point de vue la portée publique de l'information et du savoir, la mise en public de toutes ces productions audiovisuelles.**

Et peut-être ces objets audiovisuels que nous produisons et que

nous diffusons dans l'instant sont, pour certains, ce que le philosophe Gilles Deleuze appelait « des actes de résistance ». Aussi, je crois que si révolution il y a grâce au numérique, c'est d'abord une révolution sociale ; en tous les cas, une révolution davantage sociale que technologique : la capacité de chacun de produire et diffuser, instantanément et à tous, de l'information et du savoir. Pour illustrer ce propos, je vous propose de regarder les 9 premières minutes d'un film de 52 minutes au total, qui s'appelle *Fragments d'une révolution*. Ce film est signé Ana Nyma et on comprendra que c'est un acronyme d'« anonyme ». C'est un film anonyme, parce qu'il diffuse des images et des sons de la révolution iranienne dans un contexte très dangereux pour celles ou ceux qui l'ont produit. Ce film montre la révolution sociale et communicationnelle que permettent les outils numériques.

Voir le film en téléchargement libre sur : <http://www.lcp.fr/emissions/docs-ad-hoc/vod/11404-fragments-d-une-revolution>

Claire Dupont, Ricardo Mbarkho et Claudine Dussollier



Claudine Dussollier. Face à la puissance de ces images et de ces modes d'échange, comment les artistes évoluent-ils dans la perception de leur propre travail et de leur propre position ?

Ricardo Mbarkho. Bien sûr ces images introduisent déjà le contexte, métaphoriquement et aussi directement, de l'environnement dans lequel on vit ici. Je fais un lien direct entre la notion de pouvoir, les médias et l'outil numérique. Le système du pouvoir utilise déjà l'outil numérique, sans se soucier de l'art. Il l'utilise en créant ses propres chaînes, en créant ses propres propagandes politiques et en voulant concrétiser les modèles qu'il a dessinés pour sa propre vision du territoire. De ce fait, le pouvoir ne craint pas pour sa sécurité comme les artistes. Pour les artistes, notamment la génération avec laquelle je travaille et avec qui je discute, en tant qu'individus et citoyens, la question de la sécurité face au pouvoir se pose également.

L'anonymat, comme par exemple dans ce film que nous venons de voir - et d'ailleurs beaucoup d'œuvres restent anonymes - devient particulier à notre territoire. On se retrouve dès lors avec des œuvres sans artistes, et des artistes sans art, l'anonymat étant un mécanisme d'autodéfense artistique face à l'insécurité. Beaucoup d'artistes sont

morts, **l'expression est mise en danger. Un des mécanismes de défense est l'anonymat,** d'autres passent par les avatars si l'on parle d'Internet, ou partent vivre et travailler à l'extérieur du pays.

Au Liban, l'une des astuces des artistes est d'avoir utilisé les médias numériques pour questionner le pouvoir, mettre en relief l'absurdité d'un système politique qui utilise ces mêmes médias. Des ruses artistiques connues comme les détournements de ses données, les techniques de miroirs, des faux programmes télévisés sur Internet, des faux reportages. Les artistes assument et annoncent que c'est faux, mais lorsque le spectateur regarde ces programmes, il est immédiatement invité à prendre conscience du pouvoir des médias politiques. Il découvre, en quelque sorte avec l'aide des artistes, les manipulations et la propagande. Quand la réponse politique est transformée par l'artiste en question, c'est le spectateur qui est amené à réfléchir. Et c'est ce qui se passe dans ce film.

Claudine Dussollier. Veux-tu dire qu'un des aspects de l'évolution ou de cette révolution, serait que le média en tant que tel d'une part, et le système de communication dominé par le pouvoir, d'autre part, sont devenus source d'inspiration et



matière de travail pour les artistes ? Ces artistes proposent-ils des contre-schémas ou des détournements comme tu viens de le dire pour démonter le système ?

Ricardo Mbarkho. Je ne pense pas que les artistes soient en train de faire de la contre-propagande. La contre-propagande est plutôt le travail des autres partis politiques contre le pouvoir, ou dans le registre de l'activisme populaire. **L'artiste est dans une troisième équation qui consiste à transformer le conflit en question.** Il ne cherche pas à donner des réponses directes : « oui » pour le pouvoir ou « non » contre le pouvoir. Le « oui » et le « non » deviennent la question même. Ils deviennent une œuvre qui incite à sortir de cette portée charnelle de la guerre et de la révolution, pour revenir à quelque chose de philosophique et d'imaginaire, avec une barrière très fine avec le réel. C'est ce qui fait la différence de l'artiste : il n'est pas obligé de se considérer parmi ces gens, avec ou contre le pouvoir, ça, on le fait en tant que citoyen. Dans l'art, il y a une réflexion de l'époque sur elle-même, sur son absurdité et son ambiguïté. À l'inverse des artistes, la masse n'a pas à douter.

Claudine Dussollier. Marc Mercier, vous qui scrutez bien des façons de raconter le monde à travers l'art

vidéo, de quelle manière se pose pour vous la question de l'évolution et des révolutions numériques ? Quelle est leur influence sur les artistes, ou l'influence des artistes sur cette révolution ?

Marc Mercier. J'ai un problème avec l'appellation « révolution numérique ». C'est pour moi un terme de marketing. Il est assez curieux qu'au moment des révolutions arabes, énormément de publicités mettent la révolution en avant. Il ne faut pas confondre une révolution avec le mythe du Grand soir spectaculaire. Le Grand soir, c'est toujours un coup d'État. Quand je pense révolution, je pense plutôt à des processus révolutionnaires qui s'inscrivent sur de très longs termes, qui ont souvent commencé avant le moment de rupture, avant le moment où l'on fait tomber un dictateur, et qui continuent souterrainement après. Ce qui a commencé en Égypte et en Tunisie n'est pas fini. Il y a quelque chose qui continue à se travailler, qui est évidemment moins spectaculaire que d'occuper la place Tahrir, mais qui est un travail bien plus en profondeur. Chaque fois que j'entends vanter les mérites du numérique, je reste assez perplexe, non pas pour les raisons que vient de décrire Ricardo sur le positionnement de l'artiste – je suis d'accord. En revanche, je ne le suis pas lorsqu'on dit que le numérique

permet à tout le monde de faire des images et de les diffuser. Ce ne sont pas des images. **Serge Daney⁵ faisait une distinction que je trouve très juste entre « les images » et « les visuels ».** Ce que nous voyons sur internet à longueur de journée, dans la rue, à la télévision, ce ne sont pas des images, ce sont des visuels, des objets de communication, qui ne sont pas là pour rencontrer de l'altérité ou introduire de l'autre. C'est un phénomène narcissique. On nous démontre que la technologie marche bien. Tout à l'heure, Claire décrivait ces nouveaux outils, comme le téléphone portable qui nous permet de faire des images, de l'avoir dans la poche et de le sortir comme un stylo. Je n'ai pas encore vu un artiste travaillant avec un téléphone portable faire un travail de la qualité et de la pertinence de ce que faisait par exemple Dziga Vertov⁶ au début du XX^e siècle, qui inventa la première « caméra-stylo » pour saisir la vie à l'improviste. Dziga Vertov ne se contentait pas d'utiliser les outils de son époque ; il était obligé de combattre les outils de son époque puisque les caméras ne permettaient pas d'aller dans la rue, sous un cheval, elles étaient trop lourdes. Dziga Vertov a combattu son outil, il l'a perverti pour réaliser ses rêves d'images et ensuite – par un travail de pensée et de montage – construire un discours. Ce qu'il a livré, notamment dans son film époustoufflant

L'homme à la caméra, ce sont des images, des pensées sur le monde socialiste et technologique naissant. Là, on n'est plus dans du visuel.

Je suis a priori toujours partisan des révolutions. Comme Mao Tsé-Toung, je pense que le peuple a toujours raison de se révolter parce que la révolution est un acte d'émancipation. Comme disait Deleuze, le problème n'est pas celui de la liberté, mais celui de trouver une issue. À nouveau une pensée du processus. Cependant, il ne faut pas compter sur les artistes pour déclencher une révolution. Par contre, ils peuvent s'engager dans un processus révolutionnaire, l'accompagner. Mais la révolution, c'est toujours le peuple qui la fait.

Je me suis beaucoup interrogé sur cette question de la révolution. Quand je vois des images qui montrent des peuples en révolte, pourquoi suis-je enthousiasmé ? Dans mon travail d'organisateur de festival ou dans mon travail d'artiste – quand je fais des films ou quand j'écris – pourquoi suis-je stimulé, travaillé par la question de la révolution ?



Marc Mercier

5- Serge Daney, critique de cinéma français

6- *L'Homme à la caméra* est un film soviétique réalisé par Dziga Vertov en 1929. Tourné à Odessa et d'autres villes soviétiques, le synopsis de ce film muet repose sur le quotidien de ses habitants, du matin au soir, explorant toutes les facettes du travail, des loisirs, de la ville.

Je me souviens d'une époque où je m'intéressais beaucoup plus au théâtre qu'à la vidéo, notamment au théâtre Nô japonais. Ce qui est frappant dans les arts asiatiques, c'est qu'il y a cette idée de continuité. Un acteur de théâtre Nô d'aujourd'hui fait exactement les mêmes gestes que ses prédécesseurs au Moyen Âge. Il y a une transmission de gestes qui vont se répéter. Ils ne sont pas du tout dans cette vision occidentale de rupture dont nous sommes imprégnés. L'histoire de l'art occidental est ponctuée de ruptures. On rompt avec ce qui se faisait précédemment. J'ai une admiration folle pour le théâtre japonais. Pourtant, je me sens étranger car je suis issu d'une culture de la rupture avec le langage du passé pour penser le monde d'aujourd'hui. À propos de cette notion de rupture, je me suis demandé quel était le geste fondateur artistique dans lequel nous pouvions nous reconnaître. Je fais l'hypothèse que c'est celui d'Homère. C'est intéressant de citer la Grèce puisqu'on nous a appris que les Grecs étaient les inventeurs de la démocratie, alors qu'aujourd'hui l'Europe s'unit pour leur enlever toute souveraineté. Homère a peut-être écrit le texte fondamental de notre histoire de l'art, *L'Iliade et l'Odyssée*. Le premier vers est : « Chante, Déesse, la colère d'Achille ». Tout est là : il ne dit pas à la déesse de se révolter, de punir, de sortir

son sabre pour venger Achille, il dit « chante ». Il dit d'emblée qu'il faut métamorphoser la colère en un acte artistique. On n'est pas dans du récit, ni dans du documentaire, ni dans de la propagande, on est dans un chant. Et à l'époque, le chant c'est la poésie, la musique, c'est tout l'art. Suite à ce vers découlent vingt-quatre chants ! Mais revenons à la révolution numérique. **Je ne crois pas que l'on puisse parler de révolution parce que le numérique n'est pas issu d'une colère.** Internet s'est développé plutôt du côté de l'armée. L'armée n'est jamais en colère, elle opprime les colériques. La colère de l'artiste ne doit pas être confondue avec un pathos bouillonnant. C'est une énergie pensante. Cette énergie qui traverse une image, mais qui bute sur l'écran des visuels de la communication aujourd'hui numérique.

..... COMMENT SAISIR LE REEL ?

Claudine Dussollier. Mais les artistes désirent saisir le réel, l'instant immédiat, les outils technologiques leur offrent cette possibilité inouïe, plus en plus rapidement et sous des modes différents. De quelle manière cela influence l'artiste et joue sur sa posture et sur la spécificité de ce

qu'il peut apporter ? Que fait l'artiste de ce pouvoir qu'il a de capter le réel, de le couper, de le fragmenter, au risque éventuellement d'en abuser ? Je pense ici aux images que Marc Mercier⁷ a proposées hier dans le cadre de la soirée des Instants Vidéo. Ces films provenant d'artistes du monde entier, étaient fabriqués, pour beaucoup d'entre eux, non pas à partir d'images du réel actuel, mais d'images d'archives reconstituées. Cette chose m'a frappée : des artistes, de pays très différents, éprouvent la nécessité de plonger dans des images antérieures pour dire quelque chose d'aujourd'hui. Et dans les œuvres vidéo que nous avons vues ce matin, produites ici par des jeunes artistes libanais, il y avait aussi ce recours à la confrontation entre images d'archives et images fictives. Ces observations m'inspirent deux questions :

Le temps et la durée permettent-ils de fabriquer des références dans le domaine multimédia, les artistes pouvant puiser dans cette mémoire et ces ressources d'hier pour exprimer aujourd'hui de façon neuve ?

Ce recours aux ressources antérieures n'est-il pas une manière d'exprimer une prise de distance par rapport à cette fascination de l'immédiateté qui nous commande de plus en plus ?

Ricardo Mbarkho. Nous avons de la distance par rapport à la vitesse de l'information. Je pense que notre vécu quotidien n'est heureusement pas seulement dans le monde virtuel. Si c'était le cas, le défi de la distance deviendrait énorme, mais je pense que la révolution numérique est parallèle à d'autres révolutions, qui sont de l'ordre du réel. Beaucoup d'utopies ou de promesses utopiques qui étaient proposées par le numérique sont devenues obsolètes depuis un certain temps. **Dans les années quatre-vingt-dix, on était tous dans cette utopie du numérique,** mais aujourd'hui, la vitesse avec laquelle on a besoin de faire cheminer l'information ne nous suffit plus. Pour nous aujourd'hui, en tant qu'utilisateurs et pas seulement en tant qu'artistes, internet est trop lent. Par exemple, mon portable ne fonctionne pas depuis une semaine à cause d'un problème de logiciels ; quand on parle sur Skype, le délai affecte la communication... Le numérique a beaucoup de défauts. Et notre rapport au numérique est en mutation, nous prenons de la distance au regard de son imperfection. Quand on regarde le monde réel, il nous place encore plus à distance du numérique car on voit que les grandes révolutions scientifiques – en médecine, par exemple, sur les vaccins ou bientôt le clonage – tout cela n'est pas du registre de la révolution numérique. Ainsi, nous

nous éloignons du plaisir numérique utopique et idéal.

Marc Mercier. Je suis d'accord. Je voudrais revenir sur cette notion de distance que tu as évoquée. Je crois que la distance, c'est une prise de position. L'artiste prend de la distance avec le réel qui le révolte, il tient l'ennemi à distance. Dans un film d'Elia Suleiman⁸, le réalisateur palestinien, il y a une séquence assez extraordinaire où, vers la fin du film, un jeune homme sort d'une boîte de nuit, un tank israélien est planté devant. Il est au téléphone, et il tourne autour du tank comme s'il n'existait pas. Pour moi, qui suis allé plusieurs fois en Palestine, cette image symbolise vraiment ce que j'ai ressenti : voici un peuple qui a objectivement toutes les raisons du monde de se suicider : la « Nakba » dure depuis 48 ans, la vie quotidienne est insupportable, les check points, l'impossibilité de circuler, tout ce que vous connaissez... Si vous ne tenez pas à distance l'ennemi, il n'est pas possible de vivre. Encore moins de créer. Si vous ne tenez pas à distance l'ennemi, c'est lui qui vous impose les thématiques de votre film, par exemple, le mur, les colonies. Pourtant, **un artiste palestinien a le droit lui aussi de réaliser un film d'amour. Tenir à distance, c'est effectivement pouvoir tourner autour du tank et téléphoner à sa petite amie devant le regard**

complètement éberlué du militaire qui est dans le tank.

Je vais vous raconter une histoire qui évoque la prise de distance et la révolution. Nous sommes allés régulièrement en Palestine pendant deux ans pour faire des ateliers, des conférences, des projections. Puis, notre partenaire principal à Ramallah (la Quattan Foundation) nous a dit : « On aimerait bien que vous nous aidiez à créer un festival d'art vidéo ». Même si c'était mon rêve, au moment où il devenait réalité, après tout ce que j'avais vu et ressenti, j'étais perplexe et j'ai demandé : « Mais pourquoi vous voulez faire un festival d'art vidéo et dépenser tant d'énergie alors que vous avez tant d'autres urgences à résoudre : la santé, l'occupation, l'habitat ? ». Et lui de me répondre : « Parce que nous voulons quelque chose de normal, un festival d'art vidéo comme il y en a à Marseille, à Paris et partout. ». J'étais troublé parce que pour moi le mot « normal » est le mot contre lequel j'ai lutté toute ma vie. Je ne veux pas être dans les normes, ni dans la folie, mais naviguer sur cette frontière entre les normes et la folie, l'endroit propice à la création artistique. Mais pas la normalité. Mais là, j'ai réalisé que dans certains contextes, la revendication de la normalité pouvait être un acte révolutionnaire.

Je voudrais aussi réagir sur la question des archives. Aux

Instants Vidéo, on reçoit chaque année environ 1 500 œuvres. Je constate qu'il y a une proportion de plus en plus importante d'œuvres réalisées avec des archives comme on l'a vu hier soir. C'est peut-être pour répondre à une nécessité de prise de distance par rapport aux flux d'images en temps quasiment réel qui caractérisent notre époque. Par exemple, je pense à cette archive télévisuelle de la Place Tien An Men, à ce jeune homme qui affronte seul un tank, image que nous avons tous vue des centaines de fois, à tel point que nous ne la voyons plus autrement qu'avec de l'affect. Ce matin, un étudiant de l'ALBA m'a montré une vidéo où cette séquence était accompagnée d'une musique insolite, de la cornemuse ! La cornemuse peut évoquer la Bretagne, mais aussi le Moyen-Orient. Grâce à ce décalage culturel et géographique (la Chine, le Moyen-Orient, les Celtes), j'ai revu cette image avec un nouveau regard. Et puis, cette musique donne l'impression que le jeune Chinois danse, qu'il a métamorphosé sa colère en danse. Le visuel de la télévision est métamorphosé en une image qui donne à penser.

ART, NUMÉRIQUE ET LIBERTÉ ?

Claudine Dussollier. Claire Duport, qu'est-ce que les artistes développent comme marge de manœuvre pour exister dans ce flot d'informations, face à des événements aussi criants ?

Claire Duport. Je ne sais pas exactement ce que les artistes développent comme réponse. Mais on peut avoir quelques pistes sur ce à quoi ils servent, ou ce à quoi servent leurs œuvres. Une première chose qu'a évoquée Marc, c'est la construction du langage. Depuis quelques siècles maintenant que nous sommes familiers de l'écriture, on en a, pour la plupart d'entre nous, acquis les codes, le vocabulaire, la grammaire, la syntaxe, ce qui est loin d'être le cas des langages de l'image et du son. Nous n'avons pas, pour la plupart d'entre nous, la maîtrise du vocabulaire, de la grammaire, de la syntaxe de l'image qui nous permettrait de pouvoir décoder ces visuels et de les transformer en images. Le premier aspect de cette question c'est celui de l'acquisition des langages audiovisuels.

Sur le registre du déplacement du réel, évoqué par Ricardo, je verrais la même chose sous l'angle des liens

8- Elia Suleiman, né le 28 juillet 1960 à Nazareth, réalisateur, scénariste et acteur palestinien. Connu pour son film sorti en 2002, *Intervention divine* (arabe : Yad Ilahiyya), une comédie tragique moderne sur la vie quotidienne dans les territoires palestiniens qui remporta en 2002 le Prix du jury au Festival de Cannes. Souvent comparé à Tati ou Keaton, Elia Suleiman manie le burlesque et la gravité avec le même sens poétique.

extrêmement féconds entre l'art et la science, entre l'art et les technologies numériques. Ces liens entre art et science ne sont pas une nouveauté. De ce point de vue, ce n'est pas – ou plus du tout – révolutionnaire. On voit apparaître ces liens dès le XIV^e siècle et sans doute bien avant. Au XIV^e siècle, un poète et astrologue nommé Johannes Kepler a fait admettre au monde, 70 ans après la mort de Copernic, ce que Copernic avait appelé révolution terrestre, le fait que la terre tourne autour du soleil, ce que personne n'admettait. Il a fallu que Johannes Kepler écrive un récit, une fiction qui s'appelle *Les contes de la lune*, pour que le monde se représente cette « révolution » et admette, que la terre tournait sur elle-même et qu'elle tournait autour du soleil. Cet exemple montre qu'à l'âge classique, c'est aussi par l'art que le monde a accédé à la connaissance scientifique. **Si l'on prend au sérieux cela : – la capacité de l'art à rendre la science féconde – c'est du côté de l'art qu'il y a des révolutions possibles ; car du côté de la science, ce que l'on voit apparaître est du registre des innovations, pas des révolutions.** Le numérique, c'est une innovation technologique. Avant celle-ci, il y en a eu plein d'autres : l'écriture, l'imprimerie... Accéder au langage, c'est une révolution ; créer de nouveaux objets, c'est une innovation.

Claudine Dussollier. Faire rupture dans les formes du récit ? C'est peut-être par un retour à la fiction que l'on pourrait lire les événements actuels qu'on se plaît à appeler « révolution arabe », « révolution numérique », « révolution sociale », où se mélangent – comme en témoignent de très nombreux débats – à la fois les outils qui sont utilisés et l'impact politique qu'ils ont dans le sens du contrôle ou dans le sens de l'émancipation. La nécessité pour les artistes, serait alors de pouvoir offrir des fictions permettant de lire le réel ?

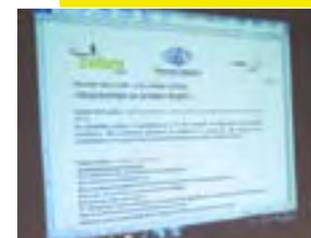
Ricardo Mbarkho. Il y a une mutation des industries culturelles avec le numérique. Avec la numérisation, les acteurs des industries culturelles ou créatives, que ce soit dans le cinéma, le théâtre, l'édition ou l'art numérique, utilisent le numérique comme outil. Le pouvoir de la chaîne de production est déstabilisé avec les réseaux sociaux et aujourd'hui, une œuvre sur internet, a d'autres trajectoires pour arriver au public. C'est une grande question dans la recherche : qu'est-ce qu'une économie alternative ? Qu'est-ce que cette mutation, avec le numérique ? Ce n'est pas abstrait ou théorique. L'économie nous touche directement. Si on regarde les statistiques scientifiques des secteurs qui apportent de l'argent à un pays ou à un individu, on voit que l'économie de la culture est au premier rang : les

jeux vidéo, le cinéma... On est directement concernés par le numérique à travers la mutation de ces secteurs qui touchent notre économie et notre travail. Mais je suis optimiste.

Marc Mercier. Je suis comme Gramsci⁹, j'ai le pessimisme de la raison marié avec l'optimisme de la volonté. On nous avait demandé une phrase pour présenter notre intervention ce soir. J'avais parlé de la nécessité de célébrer le 50^e anniversaire de l'art vidéo et je voudrais dire deux mots sur le parti-pris des Instants Vidéo. Nous partons de la date de la première exposition de Nam June Paik en 1963 à Wuppertal¹⁰ en Allemagne et **nous disons que l'art vidéo a été inventé par les enfants de la deuxième guerre mondiale et qu'il est un art contemporain des révolutions arabes.** Le milieu de l'art contemporain, toujours préoccupé par le marché, oublie de nous dire de quoi cet art est-il contemporain ? Ses liens avec la vie, le politique... À titre d'exemple, j'aimerais parler de la naissance de l'art vidéo en France. Le contexte est internationaliste puisque sont mêlés dans cette histoire la France, le Japon, la Grèce et le Moyen-Orient. Nous verrons qu'au commencement, il y a une colère. Nous sommes dans les années soixante, une jeune fille qui s'appelle Carole vit en Suisse. Elle a été élevée par une famille catholique



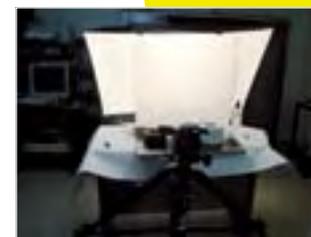
Claire Dupont



Moultaka 2012



Ricardo Mbarkho



Bricolage numérique

9- Antonio Gramsci (1891-1937) : philosophe et homme politique italien
10- Nam June Paik (1932-2006) : artiste sud-coréen. En 1963 il participe à l'« exposition de musique de télévision » dans la galerie Parnass de Wuppertal. Il pose 13 téléviseurs à même le sol et utilise des aimants pour dérégler et tordre les images. Ce sera l'acte de naissance de l'art vidéo.

conservatrice bourgeoise. Elle fait ses études dans ce milieu, entièrement protégée, elle ne connaît rien du monde. Elle a vingt ans, elle a entendu dire qu'il se passait des choses intéressantes ailleurs, notamment en France. Elle se rend donc à Paris. Nous sommes juste avant mai 68. Elle découvre une jeunesse qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter. Les jeunes sont révoltés. Ils veulent transformer le monde, les relations entre garçons et filles. Elle tombe amoureuse d'un Grec qui s'appelle Roussopoulos. Il a fui les prisons de la dictature des colonels. Carole trouve du travail dans un magazine féminin qui s'appelle Vogue. Elle s'insurge de la façon dont les femmes y sont traitées, mais elle y reste parce qu'elle travaille avec de vrais professionnels de la photographie. Elle a une amie qui se fait licencier, elle décide de mobiliser ses collègues pour empêcher l'injustice. Résultat : elle se fait licencier aussi. Elle réussit à négocier une prime et sort avec un petit chèque de deux mois de salaire. Elle va rejoindre son amoureux dans un café où il est en train de discuter avec Jean Genet. Elle arrive, se plaint de ses problèmes de licenciement et Jean Genet lui dit : « Combien as-tu eu en prime de licenciement ? J'ai une idée pour toi. Il paraît que les Japonais ont inventé une caméra légère, la Portapak¹¹. Il y a un magasin qui en vend une à Paris.

Vite on y va. Tu verras. Il ne faut plus faire de la photo, il faut passer à la vidéo. »

Ils vont au 1 boulevard Sébastopol - maintenant l'immeuble appartient à une compagnie d'assurances - et ils achètent cette caméra. Carole et son mari apprennent à l'utiliser, ils font quelques films dans la rue et s'aperçoivent qu'on peut saisir la vie à l'improviste avec cette caméra vidéo et voir de suite les images.

Jean Genet revient avec un copain à lui qui est le représentant de l'OLP à Paris. Quand il voit le matériel et ce que Carole est capable de faire avec, ils décident d'aller dans un camp de réfugiés palestiniens en Jordanie. Manque de chance, Septembre noir, le napalm sur les gamins, les femmes... Carole est outrée. Elle se dit qu'il faut filmer quand même. Elle rentre à Paris, elle monte le film qui s'appelle *Hussein, le Néron de Amman*. Jean Genet trouve ce film génial, il le montre à un autre copain, un Black Panther qui dit : « C'est extraordinaire. Voilà un outil qui va permettre aux opprimés de maîtriser leur image et ne plus être dépendants d'un réalisateur ou de la télévision. » Il propose à Carole Roussopoulos de partir à Alger. Elle y va et initie des révolutionnaires à la vidéo, des Algériens, des Vietnamiens, des Libanais peut-être... Cette expérience est aussi formatrice pour elle.

Elle rentre à Paris et monte un groupe

qui s'appelle *les Insoumuses*, création verbale absolument extraordinaire. *Les Insoumuses* s'intéressent surtout à la condition des femmes, des homosexuels, des ouvriers, des prostituées, à toutes les causes perdues, mais avec un bel acharnement. De nouvelles personnes commencent à s'intéresser à ce qu'elle fait, Jean-Luc Godard par exemple qui, jusqu'à aujourd'hui n'a jamais renoncé à la vidéo. De plus en plus d'artistes vont se saisir de cet outil. Ce lien historique très fort entre la vidéo militante et artistique, montre bien qu'un art ne peut naître que d'une colère préalable. Quel sera son devenir numérique ? ■

11- Portapak : lancé en 1967 par Sony, le Sony Vdideo Rover Portapak est le tout premier enregistreur vidéo portable disponible au grand public.

Un printemps ou un hiver arabe ?

TABLE RONDE

2

Discussion entre :

Pierre Abi Saab

Journaliste et écrivain

Roger Assaf

Homme de théâtre et écrivain

Nicolas Dot-Pouillard

Chercheur MAEE en sciences politiques
à l'Institut français du Proche-Orient (IFPO)

Yves Gonzalez Quijano

Enseignant-chercheur (Gremmo-Lyon2),
précédemment chercheur à l'IFPO, il travaille
essentiellement sur les nouvelles arabités numé-
riques, les nouvelles façons de faire les révolutions
avec ces outils qui sont apparus avec internet.

Abdo Nawar

Réalisateur et enseignant,
animateur de la plate-forme RAMI

► **Abdo Nawar.** Cette discussion va se dérouler sans autres animateurs que vous-mêmes, en revanche, je propose à Pierre Abi Saab d'introduire cette question : **Sommes-nous dans un printemps ou un hiver arabe ?**

Pierre Abi Saab. Il s'agit d'un événement majeur comme il en arrive rarement dans l'histoire des civilisations, qu'on a très longuement attendu et qu'on n'attendait plus d'ailleurs. On avait tout à fait perdu espoir de voir un jour nos sociétés arabomusulmanes évoluer vers quelque chose. On s'était fait à la situation telle qu'elle était, on avait trouvé nos arrangements avec le pouvoir. Quand je dis « on », on peut généraliser aux élites, aux gens qui pensent, qui réfléchissent, qui font de la politique, et qui ont une certaine idée du progrès de ces sociétés, de justice, d'une meilleure représentativité et d'un combat légitime pour retrouver les droits du peuple palestinien et des peuples arabes vis-à-vis de l'occupation et de la mainmise israélienne dans la région.

Tous ces éléments majeurs constituent ce que pouvait être un projet progressiste, mais **on n'osait plus penser que le changement arriverait un jour.** À tel point qu'une grande partie des élites arabes s'était mise à servir la cour du sultan d'une façon ou d'une autre. C'est valable pour la Tunisie, pour l'Égypte. Au Liban il y a

plusieurs cours et plusieurs sultans, c'est donc beaucoup plus complexe. Mais ces pays où il y a eu de vrais soulèvements populaires, des intifadas, ont fricoté avec le pouvoir. La gauche disait : *je préfère Ben Ali ou Moubarak au péril islamiste donc je suis là, j'y reste et c'est très bien.* Cette classe avait tous les privilèges, à tel point que lorsque le miracle est arrivé, en direct devant nous, on regardait la révolution sur Al Jazeera, ébahis, et on essayait de comprendre car ça s'était fait sans nous, au dépourvu de tout le monde. Et la révolution était là, le rêve millénaire, historique de plusieurs générations, était enfin réalisé et, en direct à la télé, on avait le changement !

Comme dans tous les rêves, il y a le retour à la réalité. Tout de suite, on s'est rendu compte qu'une révolution, c'était un peu plus que ça. Ces soulèvements populaires, ô combien légitimes, répondent à une vraie colère, une vraie frustration, une situation socio-politique-nationale individuelle intenable de plusieurs décennies, à ce complexe perpétuel vis-à-vis d'un Occident développé qu'on croit accessible sur notre écran, mais qui est très loin car on ne lui ressemble pas. Donc on est entre fascination et haine, entre rejet et identification, avec « cet autre évolué qui représente le progrès », ce colonialisme, ce dominant qui n'a pas changé à travers les âges, mais qui

a pris des formes plus humanistes, humanitaires même. Et petit à petit, on a réalisé qu'il fallait trouver une autre appellation, d'autres concepts. Entre-temps, on s'était adapté à la révolution, on a concocté un discours de circonstance qu'on n'avait plus dans nos bagages, on a revendiqué une partie de ce changement, de cette « table rase du passé » et commencé « l'an I du tout est possible » ! Il y aura plus de justice, le pouvoir représentera légitimement les gens, la position officielle des régimes politiques arabes sera conforme à la volonté des peuples

depuis 48 (depuis la Nakba), on verrait un vrai boycott d'Israël, une reconsidération des relations avec Israël, et une confrontation peut-être – militaire ou diplomatique – avec Israël jusqu'à ce

qu'une autre paix juste puisse se faire. Mais toutes ces illusions sont tombées l'une après l'autre.

Il y a des livres et des études qui ont été faits depuis. Sans insister là-dessus, on peut essayer de comprendre pourquoi cela s'est passé ainsi. Omar Suleiman, le redoutable Chef des renseignements égyptiens disait,

deux jours avant la chute du régime de Moubarak à la télé : *nos peuples ne sont pas encore prêts pour le changement, ils ne sont pas suffisamment adultes*. On a raillé ce mec qui a disparu il y a deux ou trois mois de façon mystérieuse aux États-Unis. Il y avait « l'homme derrière Omar Suleiman » (« el ragel elli khaef Omar Suleiman ») qui a dû à son tour disparaître. Mais la structure, l'armée, l'État, tout ce que Moubarak a construit, est là et les accords de paix avec Israël sont là. Mais alors que Moubarak avait honte de traiter le Premier Ministre israélien comme son ami, Mohamed Morsi le fait aisément désignant « Sadiqi Ehud Barak » (Mon ami Ehud Barak).

À un moment, on a donc compris que les choses n'étaient pas si faciles et peut-être un grand leurre, que le printemps était très court, que la réalité de la région ajoutée aux intérêts des forces coloniales ne laisseraient pas les choses se faire comme on en rêve. Après tout, tout cela n'est qu'une histoire d'intérêts stratégiques, militaires, pétroliers, de matières premières, en attendant que la Chine envahisse nos marchés et vire définitivement les produits occidentaux. Aujourd'hui on est heureux de s'être débarrassé de tyrans et de voir la rue s'exprimer librement – quelle que soit l'expression – parce qu'il ne s'agit pas non plus de dire aux citoyens comment ils doivent penser.

Je fais partie des gens laïcs, athées, qui sont très sensibles au discours islamiste, à l'islam politique comme concrétisation d'une légitimité historique, d'une réalité civilisationnelle, culturelle, politique et sociale, surtout. Mais nous assistons à l'installation d'une nouvelle tyrannie, cette fois-ci difficilement éjectable, en tout cas pas dans les jours ni les années qui vont suivre. On est en train de se retrouver au même niveau qu'avant ; sous Moubarak, tyran, corrompu, allié du colonialisme et d'Israël, on pouvait jouer des pièces plus ou moins librement, la culture pouvait s'exprimer. C'est vrai qu'il y avait une approche artificielle de tout ça et qu'on faisait tout ça dans les étables du prince mais il y avait un espace pour la société civile qui est aujourd'hui sérieusement menacé. Que s'est-il passé ? Où est l'opinion publique ?

Que reste-t-il de la révolution à part tous ces clichés dont on se gave le gosier ?

En Occident, pas un festival, pas un salon du livre, une rencontre, un séminaire depuis deux ans, qui ne discute pas de Printemps arabe et de révolution arabe, tandis que dans la réalité des choses, on est en pleine régression, on voit s'installer une nouvelle dictature redoutable. Les forces politiques démocratiquement élues sont en train de changer les règles du jeu, à savoir la Constitution,

les lois électorales, les découpages électoraux de façon à garder le pouvoir d'une nouvelle façon comme les anciens régimes, avec la bénédiction d'un Occident qui s'est dit : « Bon, moi, à partir du moment où j'ai mes intérêts, pourquoi pas Morsi à la place de Moubarak ? Je n'ai pas vocation à aimer Moubarak à vie, moi je veux défendre mes intérêts stratégiques en Égypte. » Avec toutes ces ONG qui sont « l'ange gardien de la nouvelle démocratie arabe », c'est le grand piège de reformater la conscience collective des jeunes et de leur faire voir le monde comme il se doit, et donc dans l'intérêt des forces dominantes du monde.

Que reste-t-il de cette révolution, cette illusion, cette révolution 2.0 ? Il reste la génération Wael Ghonim¹². On aura l'occasion d'en reparler avec Yves Gonzalez, auteur de *Arabités numériques*, où il aborde minutieusement tous ces phénomènes virtuels qui pour moi restent un phénomène épidermique qui a créé un espace. On aurait pu utiliser n'importe quel espace comme les pigeons voyageurs, il y a un siècle.

Tous les moyens sont bons pour faire une révolution quand la révolution est là. Certains sont plus rapides et plus fonctionnels que d'autres.

Je ne nomme que la génération Wael Ghonim, pour souligner l'aliénation totale au politique, le manque de sensibilité civile, démocratique,



Pierre Abi Saab

12- Wael Said Abbas Ghonim, né le 23 décembre 1980 au Caire, est un cyberdissident égyptien, devenu l'un des symboles de la révolution égyptienne de 2011.

nationale vis-à-vis des forces occupantes et dominantes. C'est une courte génération qui a bricolé tout cela, qui a fait « Kullena Khaled Saïd » (*Nous sommes tous Khaled Saïd*¹³) et qui a démarré la révolution en Égypte.

Je n'ai pas de pistolet, je n'en aurai jamais, en tout cas pas pour l'instant, mais je prends mon stylo ou mon clavier. Je trouve dans cette couche de « printemps arabe », une expression néocolonialiste, c'est un leurre grave et dangereux, une pommade sur une plaie incurable que cette « révolution », « ces jeunes qui ont pris le pouvoir et occupé la rue », espace d'expression qui était confisqué du temps des anciens régimes. Nous pourrions pécher par naïveté, mais systématiquement on pêche pour des intérêts politiques occidentaux. Je ne suis ni parano, ni anti-occidental primaire mais je suis conscient que nos peuples ne se sont pas suffisamment battus pour défendre leur droit à une vraie démocratie, à leur richesse, à leur avenir et obtenir une vraie démocratie comme ils l'entendent eux-mêmes. Les manipulations extérieures aujourd'hui sont basées sur cette notion du printemps arabe. Les centaines de millions de dollars que le sous-secrétaire d'État Jeffrey Feltman nous a promis seront investis justement dans cette

nouvelle aliénation. Le printemps a été récupéré très vite. Ce n'est pas parce qu'on « n'était pas prêts » comme disait Omar Suleiman. On était prêts, la rue l'a prouvé. La maturité, la spontanéité collective étaient déroutantes et dignes d'admiration. Mais cette société fragile et faible à plein de niveaux a tout de suite été récupérée. Aujourd'hui, nous vivons vraiment un hiver arabe, le cauchemar d'une nouvelle tyrannie doublée d'un mauvais usage du religieux qui s'est accommodé avec l'occupation. Tandis que le Hamas et tous les islamistes du monde arabe se sont longtemps battus contre l'Occident, aujourd'hui il y a un pacte faustien pour le pouvoir avec, cerise sur le gâteau, une menace terrifiante de guerre civile partout dans ces pays-là, la Syrie et la Libye étant les exemples les plus flagrants, mais les autres sociétés arabes ne sont pas à l'abri de ces guerres civiles.

Cela signifie-t-il que quelqu'un comme moi a la nostalgie de Moubarak, Kadhafi ou des autres ? Pas du tout. Il s'agit justement de dire que notre printemps est un peu la malédiction de Sisyphe. **Tout est à faire, maintenant, on peut commencer à construire notre printemps, un printemps basé sur la justice, une vraie représentativité politique et un combat sans aucune concession avec le colonisateur, représenté par Israël dans la région. Cela va prendre beaucoup de temps.** Ne me demandez ni quand, ni comment, ni sur quel terrain, ni avec qui, ni combien de temps ça va prendre mais on peut commencer à rêver du printemps arabe.

DE QUELLES ARABITÉS NUMÉRIQUES PARLE-T-ON ?

Yves Gonzalez-Quijano. Pierre, je t'ai rarement entendu aussi pessimiste. Il est toujours difficile d'intervenir de l'extérieur, je ne prétends pas parler de l'intérieur des sociétés arabes mais j'ai envie de réagir sur deux ou trois choses. Autant je suis d'accord sur ta conclusion quand tu dis « révolution 2.0, c'est un leurre », – on a vraiment agité un chiffon devant l'opinion arabe et probablement surtout la jeunesse pour l'amener là où on voulait l'amener – autant tu as utilisé deux expressions sur lesquelles je ne suis pas tout à fait d'accord. Le moins grave, c'est de dire qu'aujourd'hui, il y a des menaces lourdes, sérieuses, réelles sur la production culturelle dans le monde arabe. La menace existe mais il ne faut pas monter dans le train de l'islamophobie largement pratiquée en France et renchérir sur les menaces là où elles n'existent pas forcément. Je prends un exemple très simple : on a eu raison de beaucoup parler de tout ce qui s'est passé autour de cette exposition au palais Abdellia de Tunis en juin dernier¹⁴, où il y a eu un affrontement réel sur la question de

l'art et de l'expression artistique. Ce qu'on n'a pas dit, c'est qu'en même temps, il y a un mouvement artistique en Tunisie, que les gens produisent des tableaux, que des galeries sont ouvertes, que des expositions se tiennent et que des thématiques nouvelles sont en train d'être créées par des artistes qui ne s'amuse pas à affronter l'islam ou à se mettre dans un débat. On sait très bien que les termes du débat sont pipés. En critiquant les islamistes à tout va, on va s'aliéner une partie de la population et se gagner les soutiens de l'étranger. La menace existe, je suis d'accord avec toi, on le sait particulièrement au Liban où des faits de censure sont récents et se sont répétés, encore que ce ne soit pas le pire pays de la région. Mais je pense qu'il ne faut pas renchérir là-dessus.

Plus sérieusement je voulais aussi parler du « miracle ». Les soulèvements de l'année 2011-2012 ne sont pas un miracle. Le miracle, c'est au contraire, pour une fois, le vrai visage du monde arabe qui est en train d'apparaître. C'est un peu provocateur et paradoxal, je vais essayer de m'en expliquer de deux façons : en revenant sur la question des dénominations et en essayant de réfléchir à ce que j'appelle les « arabités numériques », à la scène culturelle et à « la génération Facebook ».

La question des dénominations : lorsqu'on parle en arabe de ce qui

13- Khaled Mohamed Saïd, né le 27 janvier 1982 et mort sous les coups de la police le 6 juin 2010 à Alexandrie, est un jeune Égyptien dont la mort est devenue un symbole de la dictature policière égyptienne, et qui a contribué au déclenchement de la révolution égyptienne de 2011.

14- Le Printemps des Arts s'est tenu au Palais Abdellia du 2 au 10 juin 2012

s'est passé ici, dans la région, dans les médias, on dit *intifada* (soulèvement). Le lien s'établit naturellement avec la question palestinienne, alors qu'on nous a expliqué que ce soulèvement était merveilleux parce qu'il oubliait la Palestine et abordait enfin les vrais problèmes, à savoir la libération de la femme et des choses de ce genre ! Dans ce qui s'est passé, la question politique est là, et ce n'est pas simplement une révolution tombée du ciel grâce au miracle de la technologie importée des États-Unis, qu'on a appelée *révolution Facebook*, *révolution Twitter*, *révolution des réseaux sociaux*. . . Mais surtout, on lui a donné ce nom étrange de « printemps arabe », comme s'il fallait nécessairement que le printemps arabe s'inscrive dans la logique de l'histoire européenne avec le Printemps des peuples, le Printemps de Prague, avec toutes ces références qui permettaient aux Occidentaux de penser ce qui se passait dans le monde arabe. La vraie question qu'il ne faut quand même pas expulser est : s'agit-il d'une révolution ou non ? À mon avis l'Histoire est loin d'avoir tranché. En 1791,

peu de personnes en France étaient capables de dire qu'il y avait eu une révolution ! C'est un processus qui va s'inscrire dans l'Histoire avec des avancées et des reculs, des défaites et des victoires, et des coups d'État, un processus qui va trouver ou non sa transition politique. Donc, **vouloir appeler le printemps arabe « révolution » est très ambitieux.** Ce que je retiendrai, c'est l'adjectif qu'on lui colle et sur lequel on passe très vite, sans prêter attention. On parle toujours de printemps arabe alors que l'adjectif arabe était quasiment chassé du vocabulaire des médias et plus encore du vocabulaire des universitaires et des spécialistes du monde arabe qui ne parlaient plus du monde arabe mais du monde musulman. On était dans un new Middle East, de l'Afghanistan au Maroc, c'était en fait le monde où l'islam étendait sa menace et éventuellement éteignait les Lumières. Soudain, devant ce phénomène, les gens ne peuvent pas faire autrement que de l'appeler arabe. Ça me paraît une vraie révolution. L'adjonction de cet adjectif arabe à ce phénomène est pour moi une chose extrêmement importante.

Pierre, tu as raison de souligner toutes les lourdes questions politiques qui entourent à la fois la naissance de ces phénomènes, la manière dont ils ont été soutenus ou non par des puissances politiques extérieures à la région, la manière dont effectivement le jeu électoral, maintenant qu'il est lancé, éventuellement modifie le cours des choses et toutes les questions qui continuent à peser sur la succession des étapes que nous allons vivre - et on va en vivre encore - et les menaces de conflits internes, y compris de guerres civiles. Malgré tout, je retiens que quelles que soient les traductions politiques et les hasards de la traduction du jeu politique des forces en présence, **un élément nouveau est apparu : cet adjectif arabe auquel je rajouterai le terme de « génération arabe » ou de « nouvelle génération arabe ».** Parmi les mots qui ont été utilisés en arabe pour parler de ce qui s'est passé en 2011-2012 et qui continue à évoluer encore - en langue arabe mais très peu dans les médias occidentaux - on a beaucoup utilisé le terme de *Nahda*, de « renaissance ». Je n'aime pas ce terme « renaissance », c'est un mot piégé, parce que là aussi on pense au resurgissement de la nation arabe, à la première affirmation politique du nationalisme arabe, on le pense par rapport à des références de la Renaissance européenne, ce qui n'est peut-être pas la meilleure

façon de poser les choses. De fait, on a clairement inscrit ici, l'idée que ce qui arrivait au début du troisième millénaire rejoignait l'affirmation politique, culturelle et identitaire de l'arabisme politique tel qu'il est apparu à la fin du XIX^e. On a parlé d'une nouvelle *Nahda*, d'une affirmation nouvelle de la jeunesse arabe, en l'occurrence à travers ces mouvements très complexes politiquement et très variés. Je vais aborder cette question par un autre aspect un peu provocateur : celui de la faillite des références intellectuelles arabes ou des tuteurs - dans tous les sens que peut avoir ce terme en français - de la pensée arabe par rapport à la jeunesse. Tous les grands noms de la culture et de la pensée arabes, à leur quasi-totalité, sont absents de ces mouvements. Ils sont tout simplement « has been », ils sont passés de l'autre côté de la barrière. Ils sont restés à la fin du deuxième millénaire alors que la jeunesse arabe a déjà les deux pieds dans le numérique du troisième millénaire. Je ne dirai rien d'Adonis¹⁵ par charité, Alaa El Aswany¹⁶ est peut-être le seul en Égypte qui arrive encore à s'accrocher au wagon de la jeunesse égyptienne, Sonallah Ibrahim¹⁷ qui a porté ces mouvements, se tait parce que c'est un sage et qu'il est modeste. On les voit tous absents. Au risque de passer pour cruel, je dis « très bien » car ces gens-là n'ont plus rien à dire sur ce qui se passe



15- Adonis, poète et critique littéraire syrien né en 1930, d'expression arabe et française.

16- Alaa El Aswany, écrivain égyptien, né en 1957, auteur notamment de *L'Immeuble Yacoubian*.

17- Sonallah Ibrahim, écrivain égyptien né en 1937, a refusé en 2003 le Prix du Caire et reçu en 2004 le Prix Ibn Rûchd pour la liberté de pensée.

aujourd'hui. Un monde arabe est en train d'apparaître aujourd'hui auquel ils ont contribué. Il ne s'agit pas de cracher sur cette génération et d'oublier son travail. Il s'agit de dire que **la problématique posée et défendue par cette génération dans un combat courageux et difficile car elle affrontait des forces locales et des forces étrangères, va aujourd'hui renaître sous des formes différentes, continuant à porter le nom d'« arabisme » ou d'« arabité » mais ce sont des « arabités numériques », des arabités d'un autre temps.**

En termes politiques, on a du mal à en parler, ce sont des révolutions sans leader, ce sont des mouvements sans idéologie, ce sont des structures à organiser, elles refusent même le concept d'organisation. Tous ces concepts-là sont difficiles à manier, ils nous choquent et nous gênent. Effectivement, lorsque le jeu politique traditionnel se remet en branle, on fait des élections, il faut des candidats et un programme, ces gens-là perdent. Ils perdent dans les médias, dans le rapport de force tel qu'il est construit en ce moment. En revanche, j'ai la conviction que ce sont des gagnants de demain ; c'est-à-dire que cette génération-là a clairement posé son refus de poursuivre dans ce système-là, et c'est ça le miracle. Qui aurait imaginé que Gamal ne succéderait pas à Hosni ? Qui a imaginé que la dynastie Moubarak

allait disparaître ? Le mot miracle est bon, mais c'est un miracle pour les vieillards que nous sommes. Pour la jeunesse, c'est normal. C'est aussi normal que d'avoir une connexion quand tu ouvres ton Facebook. Pour eux, c'est la continuité de leur univers. Bien sûr il y a beaucoup de naïveté, bien sûr ils vont apprendre que l'univers de la rue et celui des rapports de force sont beaucoup plus compliqués que les réseaux sociaux sur Facebook.

L'exemple syrien le montre bien, il ne suffit pas de poster des textes sur Facebook et d'échanger des slogans, de belles images ou des vidéos poignantes sur la révolution syrienne pour qu'elle gagne le combat sur le terrain. Certes ! Mais simultanément, il y a de la part de ces nouveaux acteurs une sorte de foi, une sorte de croyance en un rêve possible. Et ce rêve, il faut reconnaître que notre génération l'avait perdu. Notre génération, aussi bien au Nord de la Méditerranée qu'au Sud, n'a plus de grand récit, elle n'avait pas grand-chose d'objectif à proposer à cette jeunesse. Cette jeunesse a elle-même trouvé son chemin avec beaucoup de naïveté et beaucoup d'erreurs. Laisse-la parler, laisse-la faire son chemin. Elle a déjà fait tomber pas mal d'idoles et je pense qu'elle va nous surprendre. Jamais la création arabe n'a, semble-t-il, été aussi vivante dans ses formes

les plus jeunes, les plus dynamiques et créatives. Si cela se passe sur la scène culturelle, il n'y a pas de raison que ça ne se traduise pas dans les événements sociaux.

Le sexe, la religion, la langue. Parlons de la langue, depuis des siècles dans cette région du monde, on souffre d'une dictature de la « bonne langue arabe » où le pouvoir symbolique et politique est lié à la maîtrise de cet outil insupportable qui est la langue arabe [classique]. Les gens de la renaissance n'étaient pas des fous, ils ont essayé de la moderniser, de la faire évoluer, donc de la rendre plus malléable, plus moderne, capable de dire le monde actuel. C'était pour les gens de la fin du XIX^e, mais leur projet était élitiste, un projet à la Atatürk, où on fait la révolution des signes et on essaye d'imposer une modernisation de la langue parce qu'on est les intellectuels, ceux qui savent et on vous apporte, à vous, le peuple, des solutions qui vont vous permettre de vous améliorer un peu et de vous acheminer doucement vers les Lumières. Aujourd'hui le problème de la langue arabe est résolu. **La jeunesse qui utilise les réseaux numériques a inventé sa propre langue : elle met de l'arabzi, du dialecte, de l'arabe classique quand elle en a besoin.** Elle fait preuve d'une créativité linguistique comme rarement dans cette région du monde ! Cette langue est en train d'avoir une poussée de sève,

de créativité linguistique qui passe, non pas du sommet vers la base, mais qui surgit du terreau fertile de la création linguistique arabe. Effectivement, il ne s'agit pas des romans ni de la poésie, ni du texte théâtral comme on le faisait autrefois, mais en revanche, il y a une création dans tous les domaines, dans la chanson, dans le slogan. Jamais les slogans n'ont été aussi beaux. Oui, ces mouvements ont apporté des slogans d'une beauté comme seul l'arabe est parfois capable d'en donner.

La question de la religion. Bien sûr, le spectre de l'islam politique est là, la menace d'un hiver du retour des mobilisations religieuses est là, dans ce qu'elles ont de plus enfermant. Les mobilisations religieuses



Yves Gonzalez-Quijano

peuvent avoir aussi des aspects positifs, mais à côté de ce phénomène que nous analysons en termes politiques, il y a un mouvement de fond beaucoup plus important, beaucoup plus lourd, beaucoup plus riche d'avenir, celui d'une nouvelle pratique de la religion. Un nouveau regard sur la religion où les gens, dans un premier temps, vont avoir une attitude débile c'est-à-dire de passer de Cheikh Alawi à Amr Khaled, c'est-à-dire passer d'une autorité religieuse, traditionnelle, avec l'imprimatur d'Al-Azhar, à une sorte de bateleur, de représentant de commerce de la religion. Bien sûr l'avenir de l'islam ne va pas passer par Amr Khaled, j'en suis assez convaincu. En revanche, je pense que la pensée musulmane, la recherche théologique, la capacité de penser la modernité à travers l'islam seront profondément renouvelées par de nouveaux rapports à la religion que les réseaux sociaux imposent. Désormais, tu ne peux plus faire un discours, une « khotba » dans ta mosquée, tu ne peux plus lancer un opuscule religieux, tu es obligé de dialoguer avec les gens qui appartiennent à la même foi que toi, qu'ils aient ou non le statut de « Aalem », de savant. Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, la société évolue à travers les réseaux sociaux

et on voit intervenir toutes sortes d'interprètes : les pires mais aussi quelques-uns qui sont les meilleurs. Troisième élément qui me paraît considérable - même si cette table de discussion est trop masculine - je préférerais que ce soit une femme qui le dise - la question du corps et de la sexualité sont parfaitement présentes dans ces soulèvements. Elle sont le non-dit de tout ce printemps arabe. Il y a une poussée de sève, c'est le cas de le dire, qui est en train d'agiter les sociétés arabes. Or on voit bien que toutes les portes se ferment, tous les débats politiques essayent de museler la chose. On imagine des législations comme en Tunisie, on est en train de fermer tous les médias, mais le corps de la jeunesse arabe veut sa place et ses droits. Bien sûr là aussi, cela va passer par des moments qui vont être par certains aspects épouvantables : le harcèlement sexuel est sur la place Tahrir et dans les rues du Caire, et toutes autres sortes de choses désagréables, et je ne suis pas une femme pour le dire. En revanche, je pense qu'on ne va pas faire comme si ça n'existait pas, ce n'est plus possible et c'est peut-être ça la vraie victoire de ce printemps. Tu as vu comme je suis optimiste ? !

..... QUELLE(S) REVOLUTION(S)

Nicolas Dot-Pouillard. Dans la continuité de Yves, je souhaiterais modérer le pessimisme de Pierre Abi Saab. J'utiliserai peut-être quelques arguments tirés du cas tunisien que j'ai suivi de près. Mais d'emblée, je suis d'accord sur un point fondamental avec Pierre. Si l'on doit procéder à une sorte de bilan d'étapes de ces processus révolutionnaires arabes, il y a deux éléments à mettre en valeur : une première étape que j'appelle « l'étape idéaliste », c'est-à-dire un moment dans lequel tout le monde s'est reconnu, que ce soit dans le monde arabe ou à l'extérieur. Il est lié à la révolution tunisienne et à la révolution égyptienne, car la tête du pouvoir est tombée assez rapidement. Les soulèvements populaires ont réuni plusieurs classes sociales, il y a eu une sorte de mobilisation unanime dans ces processus révolutionnaires en Tunisie et en Égypte et une reconnaissance arabe et mondiale qui effectivement permettaient de parler d'un certain unanimisme, d'un moment où il y avait l'image d'un peuple unanime, d'où l'idéalisme à l'époque autour de ces mouvements.

La seconde étape, non idéaliste, commence non pas avec la crise

syrienne, mais précisément avec la Lybie. Le débat autour de la Lybie va poser des fractures politiques capitales dans le monde arabe, notamment autour de la question des interventions étrangères et des bombardements de l'OTAN. Là, on voit déjà les premières fractures politiques se dessiner y compris dans « le camp de la révolution » lui-même. La question, par exemple, de l'intervention de l'OTAN en Lybie a provoqué des débats extrêmement violents chez ceux-là même qui avaient participé à la révolution tunisienne dans la gauche et chez les libéraux. Les islamistes étaient eux-mêmes un peu gênés aux entournures autour de cette thématique d'une intervention militaire occidentale. Cette phase non idéaliste des processus révolutionnaires arabes va naturellement s'accroître avec la situation syrienne. On le voit effectivement, le débat actuel dans le monde arabe, où les gens sont extrêmement déchirés sur le point de vue politique à prendre. Les positions politiques peuvent souvent être caricaturées entre pro-régime et anti-régime alors que si on y regarde bien, il y a toute une gamme de positions extrêmement compliquées, qu'on retrouve également dans l'opposition syrienne ; on peut être pour la révolution et contre la militarisation, pour la révolution et pour la militarisation, contre la révolution et pour le dialogue avec

l'opposition, contre la révolution et contre le dialogue entre le régime et l'opposition, etc. Le débat même sur la révolution syrienne est en réalité extrêmement complexe.

Mais derrière ce débat entre la phase idéaliste des révolutions et la phase non-idéaliste des révolutions, il y a la question : « C'est quoi une révolution ? Comment voit-on une révolution ? ». Si l'on regarde l'histoire des révolutions depuis la Révolution française, on réalise bien que la révolution n'est en aucun cas un processus homogène et linéaire. Il n'y a pas de révolution avec des phases ou des saisons : d'abord un printemps, ensuite un hiver, un automne et je ne sais quoi. Toute révolution, par essence, est le fruit de processus extrêmement contradictoires.

Les propos de Pierre me rappellent un article de Robert Malley, l'un des responsables de l'International Crisis Group. Cet article, dans *The New York Review of Books* le 8/11/2012, s'appelait *This is not a revolution*. L'article de Robert Malley et de Hussein Agha¹⁸ paru dans le *Monde* sous le titre « La fin du monde arabe » présentait véritablement les contradictions de ces révolutions. La première contradiction : il y a des révolutions soutenues par des monarchies. Historiquement, c'est une situation tout à fait nouvelle et, dit comme ça, un peu absurde, par rapport au modèle révolu-

tionnaire dont on avait hérité du XX^e siècle. Cela reste assez étrange. Mais étrangement, le texte de Malley dit « Il y a plein de contradictions dans ces révolutions et dans ces processus révolutionnaires, donc ce n'est pas une révolution. ». On pourrait répondre : mais quelle révolution a été le lieu de processus homogènes, linéaires ? Et comment penser le mot « révolution » sans penser le mot de « contre-révolution », ou de restauration, ou d'anti-révolution ? Comment penser la Révolution française sans penser Thermidor ? Toute évolution révolutionnaire d'une société est toujours accompagnée du concept de contre-révolution, du concept de Thermidor, d'arrêt et de reprise. Tout cela n'est absolument jamais homogène et linéaire. Si peu que même lorsque nous parlons ce soir ensemble, par exemple de l'islam politique, ça ne veut pas dire grand-chose. Nous savons aujourd'hui cet islam politique lui-même extrêmement divisé. On a vu la division entre le Hezbollah et les organisations issues des Frères Musulmans qui étaient plutôt dans des sphères d'alliance communes dans les années 2000 et 1990, et qui aujourd'hui sont tout à fait déchirées autour des perspectives stratégiques, de la question syrienne et de la question iranienne. Les organisations islamistes ne sont pas si homogènes que ça. Prenons

le cas du Maroc, c'est quoi l'islamisme ? C'est le Parti de la Justice et du Développement qui va dans le gouvernement de Benkirane¹⁹ ou c'est le mouvement d'Al Adl Wal Ihsane²⁰ qui était au cœur du mouvement du 20 février et de la contestation contre la monarchie marocaine ? De qui parle-t-on exactement ? De quel islamisme ? Même quand on parle des organisations des Frères Musulmans, si on parle de Harakat El Nahda en Tunisie, de quelle tendance parle-t-on ? Dans Harakat El nahda, il y a des gens qui sont plutôt favorables aux salafistes, il y a des gens qui leur sont très opposés, il y a des pragmatiques, il y a des gens qui sont pour l'ouverture avec les libéraux. Quand on parle d'hégémonie islamiste, n'oublions pas qu'il faut se reporter à des cas très particuliers. En Tunisie, en dépit de tout, on reste dans un gouvernement d'alliance nationale où Nahda est partenaire de deux partis de centre-gauche que sont l'Ettakatol et le Congrès pour la République. Jusqu'à maintenant, c'est l'attelage gouvernemental qui existe. Est-ce qu'il existera encore dans un an ? Je n'en sais rien, mais en attendant, tous les possibles sont ouverts. J'ai aimé l'expression « la génération Wael Ghonim », mais je suis en désaccord avec la réduction des processus révolutionnaires arabes à la figure de Wael Ghonim car ce qu'on a oublié

tous les trois, c'est aussi la génération Sidi Bouzid. Pas forcément la génération qui est sur les réseaux sociaux justement. Cette génération a pourtant été au cœur de l'insurrection du 17 décembre 2010.

Lorsqu'on parle d'hégémonie islamiste, ou de « retour de l'ancien régime » en Tunisie et en Égypte, on oublie ces secteurs qui étaient mobilisés le 17 décembre 2010 en Tunisie et qui sont aujourd'hui toujours extrêmement mobilisés. On oublie aussi que dans certaines régions - à l'exemple du Maroc et de la région du Rif et de la ville de Al Hoceïma - il y a énormément de mouvements sociaux, ce qui est un véritable problème pour le Parti de la Justice et du Développement. C'est la même chose aujourd'hui en Tunisie où les régions centrales ont reposé une question historique, la question de la division entre les côtes et les régions intérieures. Ces régions centrales sont aujourd'hui en quasi-insurrection.



Nicolas Dot-Pouillard

18- Article de Hussein Agha et Robert Malley paru dans le *Monde* du 19 Février 2011

19- Abdel-Ilah Benkiran est né à Rabat (Maroc) dans le quartier populaire d'Al Akkari le 2 avril 1954 d'une famille liée à l'Istiqlal. Il est un homme politique marocain, dirigeant du Parti de la Justice et du Développement, qui a remporté les élections législatives du 25 novembre 2011 au Maroc avec 107 sièges sur 395.

Conformément à la nouvelle Constitution, le roi Mohammed VI l'a officiellement nommé chef du gouvernement lors d'une brève audience à Midelt le 29 novembre 2011.

20- *Al Adl Wal Ihsane*, littéralement : Justice et Spiritualité, est un mouvement islamiste marocain créé en 1973 par Abdessalam Yassine. Il n'est pas légal mais toléré par les autorités marocaines.

Nous ne sommes donc pas dans une phase où, avant il y avait une révolution et maintenant elle est terminée. L'insurrection n'est pas terminée. Faut-il aussi rappeler que ces régions ont été mobilisées contre Ben Ali, ensuite contre Mohamed Ghannouchi -le Premier Ministre du premier gouvernement de transition-, elles ont été un problème pour Bedji Caid Sebti, un fruit du Bourguibisme qui revient sur la scène politique, et elles sont un problème pour le gouvernement d'El Nahda et pour le gouvernement de la Troïka.

Je dis cela pour montrer que **le débat dans le monde arabe ne doit pas être systématiquement centré sur cette question : islam politique ou pas ?**

Les régions centrales de la Tunisie se mobilisent en dehors de ce clivage idéologique modernités-religions. Elles ont été mobilisées d'abord contre des gens qu'on classerait plutôt dans le camp moderniste puis, aujourd'hui, contre des gens qu'on classerait comme islamistes parce qu'elles posent une autre question que celle d'entrer dans la modernité ou dans un nouveau modèle de démocratie conservatrice.

Je souhaitais déconstruire cette vision sous-jacente au titre de cette rencontre entre un « printemps et un hiver ». Il n'y a aucun modèle révolutionnaire dans l'histoire qui soit ainsi fondé sur des espèces de phases qui se suivraient les unes aux autres.

Au contraire, on est plutôt dans des phénomènes où les événements et les dynamiques sont entrecroisés les uns avec les autres.

Il faut se départir de deux attitudes : soit un sorte de pessimisme généralisé qui veut dire « tout est fini », c'est la thématique de l'hiver arabe. À l'inverse, il faut se départir d'un idéalisme absolu qui se représenterait les révolutions arabes avec un sens de l'Histoire, une sorte de téléologie de l'Histoire où après l'insurrection, on va arriver à des nouveaux mouvements démocratiques... Cette vision est très idéaliste, elle mésestime les rapports de force régionaux, les affrontements des grands blocs qu'on voit autour de la révolution syrienne par exemple. Il faut essayer de trouver une voie mitoyenne dans l'analyse, entre ce pessimisme et cet idéalisme parfois forcené.

..... RÉVOLUTION ET MONDE ARABE ?

Roger Assaf. C'est quoi une révolution ? Je peux aujourd'hui me poser la question à cause de ce qui est en train de se passer. La révolution c'est, à un moment donné, une proposition qui se fait aux hommes. Il est possible de vivre autrement, il est possible d'être autrement. Et ce possible

s'incarne, on le voit. Il s'incarne dans des mots qu'on entend, dans des images qu'on voit et cela perdure, mais ça ne prend jamais le pouvoir. J'emploie le mot « révolution » parce que c'est celui qui existe, je n'en ai pas d'autre. Mais je l'emploie peut-être autrement que dans le sens qu'on lui donne habituellement. (Sans prétendre la définir, j'appelle révolution un mouvement populaire de contestation du pouvoir dont l'ampleur et l'intensité affectent l'humanité entière et l'amènent à exprimer de nouveau le désir de changer les structures et les mentalités de la société).

Cette révolution-là ne peut pas mourir, mais elle ne peut pas prendre le pouvoir. Au contraire, elle sera obligatoirement toujours écrasée par n'importe quel pouvoir, même celui qui en émerge. L'Histoire nous raconte toujours cela. Il y a quelque chose qui relie les révolutions entre elles. Cette révolution-là qui a commencé à Sumer et ne s'est jamais arrêtée. Aujourd'hui, ce conflit qui existe entre l'Occident, un Occident qui dépasse les frontières de l'Occident, et l'islam, qui dépasse les frontières du monde arabe, avant d'essayer de le comprendre, il faut aller très en arrière et très en avant et ne pas être enfermé dans l'immédiat. Pour ma part, je ne comprends pas l'immédiat, je ne sais pas l'analyser, je n'avais pas su le prévoir (comme tout

le monde en 2010), je suis incapable de prédire ce qui en sortira.

Plusieurs choses me sont passées par l'esprit à cause des événements qui ont eu lieu dans le monde arabe.

La première, c'est que ce qu'on appelle « révolution arabe » a commencé au VII^e siècle et son esprit n'a jamais disparu. Mais son élan a été brutalement stoppé moins d'un siècle après son début, très exactement en 692. L'émergence nouvelle du mouvement arabe révolutionnaire universaliste qui est né dans le désert, c'était un mouvement qui n'avait pas de frontières, qui ignorait ce qu'était l'État, qui n'a jamais pensé à installer un pouvoir. Au contraire, tout dans la vie du Prophète et dans le Coran est contre l'installation d'aucun pouvoir puisqu'il n'y en a qu'un, c'est le pouvoir de Dieu qui est au-delà de tout et de tous.

En 692, que s'est-il passé ? Après l'installation d'un pouvoir étatique à Damas, pouvoir copié en grande partie sur Byzance. **Ce que l'on peut appeler la « révolution islamique » a été éradiqué, dans un premier temps à Karbal en 680, puis par une répression sanglante dans la péninsule arabique achevée en 692 avec l'expédition de Al-Hajjaj Ben Yusef sur La Mecque** qui a mis fin à toutes les protestations musulmanes contre le pouvoir de Damas en tuant tous les compagnons du Prophète réfugiés dans la Kaaba. La révolution islamique s'est arrêtée là, sur le plan politique et historique, mais elle est restée

dans les consciences, les mœurs et les questions que se sont posées les hommes à travers les siècles. Elle a atteint la Renaissance européenne à travers cette civilisation sous-jacente qui ne ressemblait ni au pouvoir Abbasside, ni au pouvoir Omeyyade, ni au pouvoir Fatimide, etc. Cette civilisation que l'Occident défend aujourd'hui n'est qu'une continuation d'une pensée révolutionnaire qui est née en Mésopotamie, et qui a été continuée, développée par les Grecs, les Hébreux, les Sémites, etc. À chaque fois, on repense à la place de l'homme dans l'univers et comment il peut vivre mieux. Cela s'incarne dans des hommes, des mouvements, des faits, des images qui naissent et qui restent dans la mémoire universelle de tous les hommes.

Les Arabes ont continué à porter ces valeurs. Que se passe-t-il aujourd'hui ? On juge l'Occident sur ses valeurs mais pas sur les faits, pas sur ses actes, et on juge l'islam sur ses actes, et pas sur ses valeurs. Cette

tyrannie culturelle qui est née en Europe, principalement autour du Vatican, de la France et de l'Allemagne, a transformé la pensée occidentale judéo-chrétienne en valeur absolue et a donné de l'islam une image tout à fait négative. Le texte fondateur de la littérature européenne, *La Chanson de Roland*, est une monstrueuse manipulation de l'Histoire, une manipulation qui a complètement transformé le dialogue culturel qui existait entre l'Occident et l'Orient. Vous connaissez tous *La Chanson de Roland* qui raconte comment les affreux Sarrazins, les suppôts du diable, ont tué le héros le plus populaire, Roland, alors qu'en réalité il avait été tué dans une embuscade que lui avaient tendue des montagnards basques. Charlemagne était rentré en Espagne, non pas pour combattre l'islam, mais pour se battre aux côtés de ses copains Abbassides contre les Omeyyades. Il s'est retiré parce qu'il y avait une révolte saxonne en Allemagne, il avait des affaires là-bas et se foutait pas mal de l'avenir de l'Espagne. Tout cela a été transformé 300 ans plus tard par la volonté du Vatican qui a absolument voulu que les gens croient que l'Arabe, le musulman était l'ennemi de la civilisation. Et cette idée est restée jusqu'à maintenant.

Mais nous qui vivons là, nous savons ce que veut dire, traditionnellement, un bon musulman. Revenons 30, 40, 50 ans en arrière dans l'imaginaire que j'ai connu enfant. Que veut dire « un musulman croyant » ? Un homme paisible, affable, hospitalier, tolérant, qui ne vole pas, ne peut pas faire de mal à une bête, parce qu'il craint Dieu. C'était ça « le musulman ».

Cette réalité a été transformée de façon, je crois, tout à fait concertée par le colonialisme et les besoins qu'avait l'Occident de transformer l'islam. Le musulman, l'Arabe, qu'est-ce que c'est dans la culture universelle ? C'est, ou bien un gros cheikh assis sur un puits de pétrole, ou bien un terroriste qui est couvert de bombes et prêt à tuer n'importe où, n'importe quand, ou bien un mouton dans un troupeau qui, dès qu'il y a un chef, se met à l'applaudir et à lui obéir aveuglément sans réfléchir.

Ces trois images de l'Arabe ont été transformées par ce que nous pouvons appeler « la révolution arabe ». L'homme arabe a inventé une liberté qui n'existait pas avant, et cette liberté ne peut pas disparaître. Mais il ne faut pas l'imaginer au pouvoir, ni imaginer qu'elle va provoquer un changement de régime. **Les valeurs spirituelles ne changent pas les régimes, elles changent l'image que se fait l'homme de lui-même.** Les changements de régime, ce sont les

politiciens et les hommes d'affaire qui les font. Ou alors il faut oublier la Renaissance parce que l'humanisme est contemporain de la découverte de l'Amérique, du massacre de millions d'Amérindiens. Il est contemporain des guerres de religion et de dizaines de millions de morts. L'humanisme aboutirait à la première guerre mondiale. Mais l'humanisme, c'est autre chose, ce n'est pas la politique, ni les idéologies, ni les pouvoirs, ni les États. Je rappelle ce que je disais au début : le mouvement islamique quand il est né au VII^e siècle, c'était un mouvement qui ignorait ce que voulaient dire les frontières. Pour un Bédouin, les frontières, un État, l'autorité, ça n'existe pas.

Le grand problème sur lequel je voudrais qu'on réfléchisse, c'est la relecture du Coran.

Relire le Coran. Qu'est ce que le Coran ? C'est un ensemble d'orientations et de propositions nouvelles, à partir d'une situation historique, qui propose pour tous les problèmes un peu plus d'humanisme et de compréhension, de tolérance et de partage avec l'autre, l'autre qui est aussi bien le musulman que le croyant non musulman ou l'incroyant. Il y a toute la diversité des dialogues possibles dans le Coran, avec toutes les contradictions possibles. Il faut le lire dans sa globalité, puis voir après dans le détail et déceler qu'à chaque fois, il fait des propositions, avec



Pendant la table ronde

interdiction pour chacun, y compris pour le Prophète, d'être juge. Personne n'est juge de l'autre, mais chacun doit rappeler à l'autre les valeurs à partir desquelles on peut avoir un rapport différent à la nature, un rapport différent au cosmos, un rapport différent avec les autres. Même concernant la condition de la femme, si on lit bien le Coran, il n'y a pas du tout cette rigueur qui a commencé dans l'islam à partir des Mamelouks et des Turcs. Les Mamelouks et les Turcs étaient des hordes de mâles virils qui venaient gouverner un pays où ils étaient étrangers. Mais tout ce que le Coran dit de la femme va dans le sens d'une amélioration de sa situation, personne ne le nie, et il n'y a pas non plus de législation. Il y a des conseils : « Il vaut mieux faire ça. Vous pouvez faire ça. C'est légitime. Mais il y a mieux que le légitime, il y a le pardon, la patience... ». C'est partout la même chose. Il n'y a pas de vraie condamnation sauf pour certains crimes. Les crimes sont toujours fortement condamnés, et plus précisément les crimes contre les orphelins, les pauvres, les démunis, les prisonniers. Bien sûr il y a des choses que l'on peut critiquer mais cette critique doit être placée dans un contexte global. Il faut comprendre pourquoi ce texte existe et com-

ment il peut être utilisé. C'est ça que les États musulmans et les forces islamiques empêchent la plupart du temps. Il s'est d'ailleurs passé la même chose avec le christianisme, le marxisme, et avec toutes les idéologies quand elles prennent le pouvoir. On ne peut pas condamner le marxisme à cause du stalinisme, ni la Renaissance à cause des guerres de religion et du massacre des Amérindiens. Le monde arabe, qui est actuellement en mouvement, s'est toujours manifesté chaque fois qu'il en avait l'occasion, et pas toujours avec une couleur islamique. Le nassérisme n'était pas islamique, mais il a mobilisé les mêmes gens qui se sont mobilisés aujourd'hui. On avait déjà appelé ce mouvement la « révolution arabe » après la guerre de 14. Il y a quelque chose de spontané qui passe dans l'ensemble du monde arabe islamique au moindre événement qui, dans un endroit ou l'autre du monde arabe (Algérie, Palestine, Liban-Sud...) fait ressentir une identité possible contre le colonialisme, l'impérialisme et la dictature locale.

Je voudrais proposer une façon de comprendre ce qui est en train de se passer. **En 14-18, le monde a complètement changé, l'Occident a eu la mainmise sur l'ensemble du monde arabe, il lui a imposé sa façon de concevoir le modernisme, le progrès, l'État, les lois sans que les peuples n'aient pu avoir leur mot à dire.** Au même moment, ce pouvoir étranger qui venait au nom de

l'humanisme laïc, a pratiqué aussi bien en Algérie que chez nous une politique basée sur le ségrégationnisme religieux. La France était au Liban pour protéger les chrétiens d'Orient, en Algérie on sait ce qui s'est passé. En plus, en récompense aux Arabes qui ont aidé les Anglais et les Français contre les Ottomans, il y a eu Balfour, la création d'un État juif au cœur du monde arabe, un État juif qui jusqu'à présent est soutenu de façon tout à fait inique et immorale par l'Occident au nom des valeurs occidentales, valeurs que l'on prétend absentes de la civilisation arabo-islamique. Voilà ce que disait Ernest Renan²¹ dans un discours au Collège de France en 1862 : « L'islam est la plus complète négation de l'Europe. L'islam est le fanatisme, comme l'Espagne du temps de Philippe II et l'Italie du temps de Pie V l'ont à peine connu. L'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile, c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : Dieu est Dieu. ». La suite du texte dit quelque part que s'il ne restait qu'un seul bédouin dans le désert en train de prier Allah, ce serait un danger pour la civilisation. À partir de là, je crois qu'on ne peut pas reprocher aux peuples arabes de trouver dans l'islam un refuge dont ils vont être les premiers à payer le

prix. Car les islamistes ont tué beaucoup plus de musulmans que de non musulmans, que je sache. Ils ont été beaucoup plus nocifs aux sociétés musulmanes qu'aux autres. Alors que ces peuples profitent de la moindre occasion pour manifester leur désir d'être, comme disent les Égyptiens, « Ehna aayz n nk n bani dm n » (nous voulons notre dignité humaine, nous voulons être traités comme des êtres humains). C'était le mot-clé de la révolution en Égypte. Quand Nasser nationalisa le canal de Suez, quand le peuple algérien réussit à battre les Français, quand le Hezbollah remporta des victoires au Liban Sud, tout cela a été chaque fois ressenti par tous, sans que personne ne le dicte, comme une vérité qui éclate.

Bien sûr, cela ne change pas les régimes politiques, mais cela peut prouver qu'il y a une façon possible de vivre l'islam comme il y a une façon possible de vivre l'humanisme occidental ou le marxisme vers plus de justice, de partage des richesses alors que ce que l'Occident propose à ces populations, qui ne trouvent de refuge que dans l'islam, c'est l'État d'Israël, et un progrès qui ne profite qu'à 20 % de la population mondiale, sans compter ce que ça entraîne à l'échelle planétaire. Michel Foucault disait : « Si on généralise le progrès occidental, il faut 6 planètes pour extraire les matières premières dont on a besoin et 2 planètes pour y déverser les déchets. ». Il disait qu'en

21- Ernest Renan (1823-1892), écrivain, philologue, philosophe et historien français.

réponse à la modernité, il n'avait qu' « un rire philosophique ».

ISLAM ET RÉVOLUTION ?

Pierre Abi Saab. Évidemment, Yves, il ne s'agit pas du tout de verser dans l'islamophobie occidentale et impérialiste. J'utilise des mots *vintage*. Vous devez m'excuser. Mais de quel islamisme je parle ? De l'islam au pouvoir. Je fais partie de ces gens qui ont tout à fait soutenu les militants islamistes qui étaient dans les geôles des dictateurs car ils avaient une légitimité enracinée dans l'action, l'histoire et la réalité sociopolitique de ces pays ; ils avaient une légitimité supérieure à beaucoup de laïcs et de libéraux qui sont vraiment à la surface, changeant de cap au premier virage et défendant leurs intérêts. Les religieux, c'est tout à fait autre chose comme vient de l'expliquer Roger. On parle là de l'islamisme qui a accédé au pouvoir. Il a donc rejeté une bonne partie de ses propres principes. Cet article d'Ernest Renan auquel tu faisais allusion aujourd'hui, ça va être le dernier cri de l'islam en Occident. Il n'y a plus d'islamophobie, je te rassure. Les alliances vont se faire avec ces régimes au dépend des peuples. Les anciens tyrans ont donné la

place à de nouveaux, les nouveaux ont un discours qui était superficiellement un discours de revendication. Évidemment, l'islam cristallise toutes les frustrations des déshérités de Sidi Bou Zid et d'ailleurs, cette colère des déshérités. C'est en plus un programme politique tout simple : il y a le paradis, l'enfer et un point c'est tout. Évidemment, on choisit le paradis et il y a une série de choses qu'on ne fait plus et d'autres qu'on fait. Il y a un vrai risque. Hier par exemple, on a encore interrompu un concert à Minya (Haute-Égypte), les Salafistes ont agressé la salle de concerts. Tous les jours, on publie des nouvelles de pièces interrompues, d'artistes persécutés. Il ne faut pas non plus que je passe pour le petit « khawaga¹⁹ » qui se soucie plus des quelques artistes occidentalisés, avant-gardistes qui font leur truc à Tunis ou au Caire en oubliant le peuple et la reconstruction d'une société. Je prends cette nouvelle menace au sérieux, constatant qu'il n'y a pas la force suffisante pour réagir en face. Des règles vont être imposées, ce n'est pas parce qu'il y a encore des gens qui peignent, dansent ou chantent ou font du rap que c'est rassurant. Un discours totalitaire s'installe, celui de l'islam au pouvoir qui a pris en main le pouvoir décisionnel.

En revanche, là où je ne vous suis pas du tout, Nicolas, c'est quand vous dites qu'il y a des alliés à la Nahda,

on parle du *Guignol de Carthage*. Franchement, les gens de gauche ont servi de cache-sexe tout comme lorsque toi, Yves, tu parlais de révolution « arabe ». Le péril islamiste officiel, c'est comme le marxisme. Ici, on abuse du mot « arabe » pour l'effacer. Je suis vraiment sidéré que tu ne l'aies pas remarqué. Le mot « arabe » est utilisé pour effacer l'arabe. Dans ton livre, tu compares la Nahda et l'émergence de ce discours panarabe de renaissance. On est là dans l'effritement, dans la logique Facebook. Je ne suis pas dans la terreur du complot ou dans l'antiaméricanisme primaire, Facebook est un moyen extraordinaire. Les jeunes naïfs de la révolution ont bien fait de l'utiliser mais c'est aussi un effritement : on ne parle plus l'arabe. J'occupe une position, je suis à la recherche de jeunes en Tunisie, en Égypte, au Liban qui soient capables d'aligner un article de 500 mots en arabe correct. L'arabe d'internet, c'est autre chose, ce sont des phrases, on est créatif d'accord, mais l'arabe n'a jamais été menacé comme il l'est aujourd'hui. On est sur une liste Facebook, on n'est pas sur les 15 autres listes. Tout le monde lisait Al-Ahram et les grands journaux à une époque. Aujourd'hui, on suit sur Twitter. Si le journal ou la télé ne me rapportent pas l'info le lendemain, moi je ne le saurai pas. On est dans une logique d'effritement qui est

d'autant plus inquiétante qu'elle vient avec ce soi-disant foutu printemps arabe. L'arabité est donc menacée plus que jamais.

Passons à la nouvelle génération. À 20 ans, on veut changer le monde. S'il y a Jebali ou ses amis politiques au pouvoir en Tunisie, s'il y a Al Arour bientôt en Syrie ou Ahmed Al Assiri ici au Liban, ces jeunes-là s'éteindront. **Je ne suis pas tout à fait d'accord pour considérer le printemps arabe comme un conflit de générations. C'est un conflit de déshérités, de gens qui n'ont pas les privilèges.**

Cette élite à laquelle tu fais allusion fait partie du pouvoir. On a beau être socialiste, de gauche, libertaire, anarchiste, il y a une classe, l'élite « qui ne s'y attendait même plus », qui avait renoncé depuis longtemps en échange de privilèges. Dans le texte que j'ai écrit, je rends hommage à Farouk Abdelkader ; une infime minorité dans ces pays-là a refusé de rentrer dans le système, elle est morte dans la pauvreté, l'oubli et la misère. Les autres, tous de gauche, éclairés, ont servi dans la cour du roi. Les gens qui se sont révoltés, jeunes ou pas, Facebook ou pas - Sidi Bou Zid n'avait pas de Facebook - n'avaient pas de privilèges. Ils sont jeunes parce que cette société ne faisait pas place aux jeunes.

Rares sont les intellectuels et les artistes comme Roger Assaf qui ne travaillent que pour les jeunes. La

19- *khawaga*, mot arabe pour dire étranger vivant au Moyen Orient



génération des pères fondateurs qui se sont crus un jour révolutionnaires, avec la construction des indépendances et des mouvements de libération, ils se croient encore jeunes et bouffent leurs enfants. Adonis n'a pas d'héritier, Mahmoud Darwich non plus, ils n'ont pas de disciple. Ils n'ont pas encouragé les nouveaux mouvements, ils les ont bouffés, et à plus forte raison lorsqu'on sort de la sphère intellectuelle pour parler de la sphère politique. Les gens ont envahi la rue et l'espace virtuel pour s'exprimer, et ça s'est arrêté là car des mouvements beaucoup plus organisés et systématiques ont pris la relève. Aujourd'hui, on peut toujours gueuler place Tahrir et à Al Hoceïma mais c'est trop tard. Pour moi, ça y est. Maintenant, on fera des petites répliques, mais il n'y aura plus de changement de pouvoir. Les gouvernements islamiques ne vont pas tomber.

De grâce, je vous en supplie à genoux, ne comparez plus avec d'autres modèles révolutionnaires. Vous venez de dire que c'est une révolution spontanée faite par des jeunes quasi analphabètes qui ont inventé leur nouvelle culture et leurs nouveaux moyens d'expression. Mais il n'y a pas de Condorcet, ni de Danton, ni de Robespierre, ni de Marat, on le saurait s'il y en avait, par contre, il y a des Ahmad al-Assir aujourd'hui dans la rue.

Je ne sais pas où tu as vu, Yves, des espoirs de renouveau de l'islam dans cette génération. Soit on démissionne, on est tout à fait occidentalisé, on ne parle même plus l'arabe parce que c'est ringard, on parle anglais. Pour Wael Ghonim, les Syriens c'est des ringards, sa femme est américaine mais voilée, al hamdollillah. Le gars laisse le responsable des renseignements le ramener de prison chez lui. C'est un imbécile, il sait faire une page Facebook mais la politique c'est autre chose, ça s'apprend. Les islamistes le savent. Les libéraux aliénés autour du système *facebookin* américain ne le savent pas. Tout ça pour dire que ceux qui ont critiqué la religion, ce sont des ringards comme Sadiq Jalal Al-Azm, comme Mohamed Abou Zeid qui appartiennent à l'ancienne génération, qui ont renoncé à tous leurs privilèges et qui sont en dehors du système. Dans cette nouvelle génération, où sont les penseurs ? C'est un mouvement spontané, légitime, ancré dans une réalité où l'on a senti qu'on n'aurait pas droit au chapitre après quarante ans de dictature. Du coup, on l'a fait mais on ne le refera pas de sitôt.

Ne pas comparer est très important. Prague, la Révolution de velours, en Tchécoslovaquie était tellement préparée qu'elle s'est faite sans l'effusion d'une goutte de sang et avec un vrai projet politique. Où est cette vision ? Elle est chez Jebali, chez

Mohamed Morsi. Roger Assaf a dit qu'une révolution, c'est « la possibilité de vivre autrement ». Je vais vous lire un inventaire à la Prévert :

justice sociale, repousser vers le haut le seuil de la pauvreté, alphabétisation, droits de l'homme, droits de l'individu, droits de la femme, des minorités sociales, homosexuels, préserver, consolider, reconstruire, développer les infrastructures de l'État, les réseaux, une économie plus juste, accès aux soins, à l'enseignement, instaurer un pluralisme politique, social, réaffirmer l'identité nationale, sans isolationnisme ni enfermement dans un complexe d'infériorité, récupération des droits légitimes, annuler tous les traités politiques injustes qui dépossèdent les peuples de leur souveraineté et de leurs droits. Si on fait une partie de cette liste, on a fait une révolution, on a changé un système par un autre. Mais si on garde la même armée, les mêmes cadres, la même logique, la même monopolisation du pouvoir, en modifiant les constitutions, je ne vois pas les corps épanouis. Je connais un petit peu l'Égypte, je ne vois pas du tout le corps épanoui. J'ai vu une seule blogueuse tunisienne se photographier nue. C'était une conception très relative et pudique du nu. Moi j'ai une conception beaucoup plus libertine de la nudité. Vous avez vu ce qui lui est arrivé...

Ne me parlez pas d'une phase qui

va venir ensuite. Je vois un nouveau tyran qui a pris la place, avec les mêmes outils, les mêmes alliances, avec l'Occident, avec des centaines d'ONG et des centaines de millions de dollars dépensés pour effriter et aliéner la jeunesse, pour lui donner un discours artificiel et virtuel, loin de ses propres revendications et de ses droits légitimes. Je conclus sur une belle phrase de Tarskovski : « Le pessimiste est un optimiste éclairé. »

Roger Assaf. Puisque tu utilises la technique de Prévert, je vais t'utiliser aussi pour dire ce que la civilisation occidentale, avec toutes ses valeurs pour lesquelles j'ai beaucoup de respect aussi, propose à l'humanité : érosion de la couche d'ozone, contamination des océans, désertification, déchets nucléaires, pollution, réchauffement climatique, érosion de la famille, maladies mentales, croissance de la violence et de la délinquance, pornographie, drogue, production et consommation de produits inutiles, développement des appareils sécuritaires, hypertrophie des divertissements et des médias, armes de destruction massive, j'en passe et des meilleures. Alors quand tu proposes ça au monde, aux gens, qu'est-ce que tu attends de leur réaction ? Qu'ils te disent oui, on est avec toi, on marche ? Rosa Luxembourg et tout le mouvement ont été massacrés par qui ?

Nicolas Dot-Pouillard. Je vais faire une série de réponses par rapport aux dernières interventions. Je me méfie toujours de cette thématique de l'individu et de révolutions arabes qui auraient promu l'individu. Souvent la thématique de l'individu et de l'individualisme sert aussi – et c'est pour ça qu'elle a été très présente dans les médias occidentaux – à dépolitiser les révolutions arabes et leurs revendications. Or, jusqu'à maintenant, **les moments les plus forts de ces révolutions arabes, c'est au contraire quand les gens ont demandé des droits collectifs. Ils étaient au centre des revendications de Tahrir et de l'insurrection tunisienne.** Ces droits collectifs conditionnent les droits des individus, bien sûr, mais derrière cette idéologie de l'individu, il y a tout un vieux fond de téléologie libérale qui tend à dépolitiser finalement les revendications propres de ces mouvements. Sur l'islam politique, Pierre, je ne comprends pas comment tu présentes ces mouvements d'une manière tellement hors-sol. Parlons de Nahda, de Morsi, il y a des différences énormes entre ces mouvements même si on peut voir des grandes lignes politiques communes ! Mais aujourd'hui quand tu poses la question du danger de l'islam politique, le débat politique tel qu'il est en Tunisie par exemple ne se pose pas forcément ainsi. Les

gens se disent que l'un des dangers n'est pas tant l'islam politique, que le retour à la lutte contre l'islam politique de l'ancien régime. C'est-à-dire : comment penser l'islam politique en dehors des autres forces qui lui font face ? En Égypte, quand on rentre dans le fond des débats politiques, on voit combien c'est complexe. Pour les élections présidentielles égyptiennes, même une partie de la gauche radicale égyptienne s'est posé cette question : « Entre Morsi et Shafik, on va voter Morsi ? » Qu'on le veuille ou non, l'arrivée des Frères Musulmans au pouvoir ou de Nahda en Tunisie, même pour l'extrême gauche, c'est une plus grande ouverture que le retour des forces de l'ancien régime. C'est un débat stratégique qui s'est posé dans un certain nombre de mouvements politiques égyptiens et qui va se poser en Tunisie puisqu'on est actuellement en Tunisie dans une bipolarisation politique et problématique : le choix devient Nahda, ou Nida Tunis qui est grosso modo une formation qui agrège pas mal d'éléments et de personnalités de l'ancien régime que ce soit celui de Bourguiba ou celui de Ben Ali. Quand on parle de l'islam politique, parlons aussi des forces qu'il y a en face, des scènes politiques nationales précises telles qu'elles se présentent. En revanche, je suis d'accord pour dire que l'évolution actuelle que

l'on voit notamment chez les Frères Musulmans, mouvement qui avait un vieux discours anticolonialiste, tend à être aujourd'hui contraire. Si on regarde bien la politique de Nahda ou des Frères musulmans égyptiens, c'est plutôt une politique d'accommodement à un certain ordre mondial et économique. Aucune rupture, les islamistes sont dans la continuité totale des programmes économiques qui existaient avant, sous Moubarak ou sous Ben Ali. Ces mouvements sont sortis de l'anticolonialisme et de l'idéologie révolutionnaire puisque quand on les écoute bien, « il faut achever la révolution, y mettre fin. », car elle est porteuse d'insécurité et d'instabilité économique. Non pas pour une nouvelle dictature, mais pour une démocratie. Ils ont donc un discours de retour à l'ordre économique et moral. Par exemple, Nahda était un mouvement qui avait effectué une évolution énorme chez certains de ses intellectuels et dirigeants dans les années quatre-vingt-dix et 2000 en termes de liberté, de droits de la femme, etc. On voit actuellement comme une espèce de recul chez eux. Mon explication est que ce retour à l'ordre moral est une manière de faire passer une certaine continuité dans le reste, notamment dans l'application de certaines politiques économiques. Dernière chose, certes, les comparaisons avec d'autres modèles

révolutionnaires ne sont pas raisonnables, mais des analogies sont utiles quand même. Il est vrai que ce qui fait la spécificité de ces révolutions, c'est qu'on a d'un côté des élites, qu'elles soient libérales ou islamistes, issues de l'opposition à l'ancien régime, qui sont plutôt dans un discours qui consiste à mettre fin à la révolution. Toutes les forces de centre gauche et de gauche libérale sont dans ce discours. Ce n'est pas un discours qui veut mener à un retour à la dictature, mais à la démocratisation. On veut produire des révolutions réformistes, alors qu'au XX^e siècle, la question réformes-révolution opposait des notions antagoniques. De l'autre côté, ce qui est très étrange par rapport à d'autres modèles qu'on a eus dans l'histoire du XIX^e et du XX^e, c'est que ceux qui ont été les plus engagés dans les mouvements insurrectionnels n'ont pas trouvé de correspondants politiques, ni de représentants politiques, ni de débouchés politiques. C'est assez significatif en Tunisie où ce sont les régions de l'insurrection qui se sont le plus abstenues aux élections. C'est à mon avis un gros problème, mais qui peut être aussi un avantage. C'est pour ça que je parle de continuité du processus révolutionnaire dans les pays arabes. Le fait que les acteurs révolutionnaires ne soient pas représentés fait aussi qu'ils sont

par ailleurs complètement incontrôlables, donc encore porteurs d'une certaine dynamique subversive qui va peser sur l'ensemble des gouvernements quelle que soit leur couleur, de centre gauche, gauche radicale ou même islamiste.

..... QUELS CHANGEMENTS ? DISCUSSION OUVERTE AU PUBLIC

Sandra Noujeim, journaliste. Je voulais juste faire remarquer si le printemps arabe apporte quelque chose, on ne saurait situer les changements, sans changer de terminologie, du moins détecter les anciens questionnements et les anciens combats, le nasserisme, la cause palestinienne, refuser le fait de se voir dicter des discours, de devoir se faire kamikaze, etc. En tant que jeune arabe, jeune libanaise qui connaît parfaitement le combat arabe, je trouve que le Liban depuis son indépendance vit un printemps incessant. L'important, c'est de voir que la nouvelle thématique passe par l'individu, par l'homme dans sa spécificité. Il ne s'agit plus de foules, ni de masses, nous ne sommes plus fascinés par les discours, mais on est fascinés par l'être humain et par

l'exaltation du divin au sein de l'être. C'est la nouvelle pensée que vous recherchez, monsieur Abi Saab, ces nouveaux penseurs existent. Si on croit réellement à cette dynamique-là, on pourra éventuellement la diffuser. Al Assir par exemple : il suffit d'un groupe de jeunes au Liban qui luttent pour la démocratie pour voir qu'Al Assir contient du faux, pas authentique en raison d'intérêts régionaux. Il est manipulé par une partie du monde arabe qui essaye de se trouver un rôle dans la région. Est-ce que cela suffit pour venir à l'encontre de mes aspirations en tant que jeune fille ? La lutte que je mène chaque jour au niveau de ma façon d'être, sur le plan artistique, mon interaction avec les autres, c'est ce combat au quotidien au niveau de chaque individu, c'est ça la révolution. C'est un long processus qui, je pense, a déjà été amorcé.

Omar Abi Azar, auteur, metteur en scène. Je suis incapable de me placer ni dans la distance de l'intellectuel qui lui permet un pessimisme très réaliste et légitime, ni dans la distance géographique et géopolitique qui permet un optimisme également exacerbé, ni celle de la ferveur d'un passionné. Le Printemps arabe était dans les journaux occidentaux - repris ensuite par la presse arabe - bien avant 2005. J'ai déjà participé à des tables rondes qui parlaient de printemps arabe en 2002. Cette

expression est donc arrivée bien avant la révolution. Si je fais un bilan personnel de ce qui nous entoure, en tant que jeune arabe, il y a une prise de conscience irréversible dans le monde arabe, africain et méditerranéen, on le voit au Portugal. Le despotisme, la dictature et le pouvoir central composent une vision impossible maintenant pour n'importe quel citoyen. Même s'il y a des mouvements islamistes qui sont les résidus du despotisme et des dictatures qui sont en train d'essayer de prendre le pouvoir, il y a pour moi une irréversibilité du processus. Deux semaines avant la chute de Moubarak ou avant celle de Ben Ali, on ne pouvait pas concevoir la vie politique dans la région sans parler et analyser via Bachar Al Assaad, via Ben Ali, via leurs politiques. Maintenant, pour moi c'est quelque chose d'impossible. Deuxième chose, il est vrai que Facebook est un outil libéral et complètement à l'intérieur de la conspiration, à laquelle je pourrais croire ou pas, mais Facebook a donné quelque chose qui a aidé la production du savoir individuel. Maintenant, en tant qu'individu, on a le pouvoir de produire du savoir et de le diffuser, ce qui était impossible avant. La langue était monopolisée par les intellectuels ; au Liban par exemple, les gens qui détiennent la langue détiennent le pouvoir, c'est connu. On sait bien que tel parti politique, avec tel

leader, a du charisme puisqu'il maîtrise la langue. Et tel leader politique, avec toute sa légitimité d'être un leader, est dépourvu de charisme parce qu'il ne détient pas les subtilités de la langue. Facebook nous a donné cela. Même moi qui n'écris pas une ligne, je me mets à tapoter des opinions politiques sur mon clavier sur Facebook. J'essaye de produire du savoir. Il est vrai que n'importe qui peut le faire pour essayer de changer les choses. Ce n'est peut-être pas la révolution idéale, la « révolution idéale » est celle qu'on essaye de nous vendre, alors que ce qui se passe maintenant sur le terrain n'est pas une révolution des idées. Même l'islam radical qui essaye de prendre le pouvoir le fait en promouvant des droits, en promouvant la charia comme loi et non pas comme idéologie. Au Liban, on vend peut-être cela comme idéologie, mais les Akhuan (Frères musulmans) en Égypte et en Tunisie essayent de vendre ça comme des droits. On est conscients, maintenant que l'on ne veut plus des privilèges, mais des droits, c'est la liste que vous avez énumérée monsieur Abi Saab et monsieur Assaf. Dans le monde arabe, ce n'est pas une révolution, mais les consciences et la perception des choses ont changé. On ne peut pas nier que quelque chose s'est passé et que c'est irréversible.

Yves Gonzalez Quijano. Les remarques de Pierre sont justes. Ce que je crois lire dans les réseaux sociaux et dans ces expressions sur internet des jeunes arabes et dans leur traduction dans le monde réel, c'est un renversement considérable de perspective que je vais essayer de résumer à travers le discours politique que Nicolas vient de manier. L'arabisme politique et l'islamisme politique se sont construits en opposition en dépit d'un message présent historiquement, je suis assez d'accord avec ce que Roger disait. Bien sûr qu'il y a des dangers politiques, il a des mots *vin-tage* comme tu disais tout à l'heure, qu'il faut continuer à utiliser, il y a la lutte des classes, la géopolitique qui sont là pour quadriller le jeu politique. Malgré tout, il y a eu un décentrement des affirmations de cette région. Les gens ne sont plus en train de s'affirmer comme « nous sommes différents de vous et nous avons le droit d'exister. ». Ça, c'est le discours que toi, Pierre, tu tiens encore.

Le discours aujourd'hui, c'est : « Nous sommes ce que nous sommes, comme vous, et pour cela, nous sommes arabes. ». **Nous n'avons plus besoin de dire « je suis arabe, je suis musulman » pour exister politiquement.** On est, on affirme ce qu'on est, et ce combat est la traduction d'une affirmation de ce qu'on est.

Ce jeu n'exclut pas les nouvelles gauches européennes. Bien sûr que les réalités du combat politique impliquent une opposition politique et il va falloir jouer stratégiquement sur ces deux tableaux. Le décentrement me paraît considérable. Ça peut paraître fou de dire cela, à l'heure où les affirmations de l'islam politique semblent tellement frontales par rapport aux valeurs des cultures et des civilisations dans la Méditerranée. Mais je pense profondément que les affirmations des islams politiques, parce qu'ils sont nombreux, rejoignent des modes d'expression des politiques qui existent dans nos sociétés.

Roger Assaf. Un exemple concret pour terminer, lors des dernières rencontres qui ont eu lieu ici avec des jeunes venus de Tunisie, d'Égypte, d'Irak, de Syrie -on n'a malheureusement pas pu recevoir les Palestiniens. Parmi eux, deux amies égyptiennes qui travaillent ensemble. Elles ne sont pas du tout issues du milieu théâtral mais elles ont fait du théâtre au Caire, sur la place Tahrir. Elles sont deux, l'une voilée, l'autre non. Elles ont fait un travail absolument extraordinaire, notamment une adaptation des *Monologues du vagin* sur la situation de la femme en Égypte. Est-ce que cela aurait été possible avant ? Le fait que ce soit possible aujourd'hui signifie quelque

chose. Ce n'est qu'un exemple infime dans la masse énorme de choses qui sont en train de se passer et dont nous ne pouvons pas être informés. J'ai été au Caire cette année, vivre dans les rues au Caire, c'est une expérience extraordinaire. On sent qu'il y a quelque chose de vivant. Je partage, non pas ton pessimisme, mais ton réalisme. Cette vérité-là extraordinaire qui est en train d'émerger va être écrasée, elle va provisoirement perdre la bataille mais, on parlait tout à l'heure de Rosa Luxembourg, elle était vivante en 1968. Il faut faire vivre les idées. Rien de politique dans l'histoire de l'humanité n'a survécu. Ce sont les idées qui ont survécu. ■

BIBLIOGRAPHIE DES INTERVENANTS

Quelques publications, réalisations, sites web

■ Roger Assaf

- *Encyclopédie universelle du Théâtre* en dix volumes dont quatre sont déjà parus (en arabe, éd. Dar el Adab- Beyrouth, 2008). En cours de traduction et d'édition en français.
- *La Mise en théâtre ou les Masques de la ville* (en arabe, éd. Dar al Muthallath - Beyrouth, 1984), un livre théorique sur le théâtre et l'islam.

■ Nicolas Dot-Pouillard

- *Tunisie : la révolution et ses passés*, Paris, L'Harmattan, 2013 (Cahiers de l'IREMMO), 122 p. Présentation sur <http://www.iremno.org/spip/spip.php?article319>

■ Claire Duport

- *Des films dans la poche*, Petit carnet n°2, Edition ZINC, 2010.
- *Or not Toupie*, Petit carnet n°1, Edition ZINC, 2009.
- *Media Labs en question*, Juin 2011 : <http://ramimed.com/article344.html>
- *Art, science et fiction*, Claire Duport- Avril 2012 : <http://ramimed.com/article406.html>

■ Yves Gonzalez-Quijano

- *Arabités numériques. Le printemps du Web arabe / 2012*, Paris, Actes Sud/Sindbad, 192 p.
- *Les Arabes parlent aux Arabes. La révolution de l'information dans le monde arabe 2009*, en collaboration avec Tourya Guaaybess, Paris, Actes Sud/Sindbad, 272 p.
- *La société de l'information au Proche-Orient. Internet au Liban et en Syrie / 2006*, en collaboration avec Christophe Varin, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 211 p.
- Blog : <http://cpa.hypotheses.org>

■ Ricardo Mbarkho

- www.ricardombarkho.com

■ Marc Mercier

- *Polyphonie Poétique Urbaine (Ramallah) ; Corrida Urbaine ; Sabra et Chatilla. Poème ...*, réalisations vidéo
- *Le temps à l'œuvre (F(r)iction)*, Marseille, Incidences / Instants Vidéo, 2005 www.incidences.info
- *L'inouï Totinuit* (Nantes), *Les Acharnistes*, 2008
- *Les enfants perdus et retrouvés de l'art vidéo*, Marseille, Instants Vidéo, 2013
- Publications régulières dans les revues de cinéma BREF (Paris) et 24 images (Montréal)
- www.instantsvideo.com

■ Claudine Dussollier et Abdo Nawar

- www.ramimed.com

Shams et Transverscité
remercie chaleureusement
les participants des premières rencontres Ibn Rûchd,
en particulier Claire Duport, Marc Mercier, Ricardo Mbarkho, Roger Assaf, Pierre Abi Saab,
Nicolas Dot Pouillard, Yves Gonzalez Quijano, Claudine Dussollier, Abdo Nawar,
et pour leur soutien, Jean-Jacques Gilliard,
France Irrmann et Soisik Voinchet-Zuili, Espaceculture_Marseille.

Coordination éditoriale :
Claudine Dussollier, Transverscité
Transcription des tables-rondes :
Ariane Langlois
Relecture et corrections :
Christophe Bara, Claire Duport, Claudine Dussollier,
Aline Gemayel, France Irrmann, Abdo Nawar.
Photos :
Abdo Nawar, tous droits réservés.
Conception graphisme de couverture et maquette :
Caroline Brusset, Marseille

Impression 1000 exemplaires
53 dots, the art of printing
Beyrouth, Mars 2014

La publication a été possible grâce aux soutiens financiers
des partenaires de Shams et de Transverscité :
TAMASI, Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Ville de Marseille

<http://ramimed.com/>
©Shams - Transverscité - Mars 2014

Moultaka Ibn Rùhd est un symbole d'ouverture et de modération dans un monde où le fanatisme surgit aussi vite que les mauvaises herbes... Si Beyrouth est la ville des débats incessants, elle ne réussit pourtant pas à établir une seule discussion profonde entre différents points de vue sur les sujets de société concernant l'ensemble des citoyens. Les Rencontres Ibn Rùhd souhaitent ouvrir une plateforme durable qui questionne sérieusement les diverses problématiques de la société libanaise. Car après des décennies de stabilité politique forcée et de peuples arabes endormis, soudainement, les révolutions se lèvent et une vague de discours et de débats en attribuent la réussite aux révolutions numériques...

Il fallait questionner cette hypothèse.

En octobre 2012, deux premières tables rondes publiques autour des révolutions numériques et des révolutions arabes ont été organisées, ce petit ouvrage restitue l'essentiel des échanges et constitue la première trace des Moultaka Ibn Rùhd de Beyrouth.

Co-édition SHAMS-TRANSVERS CITÉ



TRANSVERS
CITÉ